

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,  
galeries de l'Odéon.

# LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

## SOMMAIRE.

Trois défis à Veillot . . . . par Barrillot.  
Chronique parisienne . . . . — Castaudy.  
Timothée Trimm . . . . . — Un provincial.  
Chronique lyonnaise . . . . — Gonzague.  
Le problème des origines . . — Rodolphe d'Isis.  
Théâtres de Lyon . . . . . — Alfred Debeauvy.  
Angelo, roman (suite) . . . . — Stanislas Charnal.

## TROIS DÉFIS A VEILLOT

Illustre et grandissime héritier des satiriques passés et présents; inébranlable et colossal pilier du temple de la foi de nos pères; fils pieux d'une mère dont la tête éplorée s'appuie sur ton bras invincible; moderne Machabée, je te salue!

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les martyrs de la foi sont plus rares que la pierre philosophale, et toi, Veillot, tu es le martyr couronnant le martyrologe qui se dresse sur le gouffre des temps!

La presse en général t'a plus lancé de flèches que n'en reçut le grand saint Sébastien; et tu restes calme et sans froncer le sourcil. O Veillot! du haut des cieux saint Laurent te contemple et sourit à ton stoïcisme.

Mon cher M. Veillot, passez-moi cet exorde ampoulé; comme on connaît les... singes on les habille.

L'humilité, prêchée par le grand Crucifié qui jeta sur la terre le germe de la fraternité universelle, n'est point votre fait; vous appartenez tout entier à l'orgueil et à ses nombreuses filles les petites vanités.

Depuis longtemps votre nom, que je ne jalouse point, fait grand vacarme; il tonne parfois comme un coup de canon ou rate comme un vieux pistolet; mais il fait du bruit, et ce bruit, montant jusqu'à vos chastes oreilles, les chatouille agréablement.

Vous parlez de votre prose-mâle-outil avec la fierté d'Artaban; voyez combien sur notre pauvre monde on est sujet à l'erreur; je m'étais figuré que pour se faire pasteur des âmes il fallait être androgyne de gré ou de force; et voilà que c'est votre prose qui jouit de cette faculté angélique; il faut avouer que cette virago doublée de mâle, se suffisant à elle-même, engendre et accouche de monstrueux petits.

Flageller à outrance les vices de la société est

un droit qui appartient à tout le monde, même au cœur le plus apostolique; Christ a bien chassé les vendeurs du temple, et le vieux saint Paul ne s'est pas privé de faire des harangues, parfois aussi virulentes que les vers de Juvénal; mais porter en soi le venin des serpents et venir baver et cracher sur les morts ainsi que l'a fait Jacquot de Mirecourt, voilà ce qui n'appartient pas à un chrétien! pourtant vous l'avez fait, vous avez sali de nos artistes aimés, — ici Thérèse n'est pas en cause, — vous avez donné des pichenettes à l'ombre de Murger en raillant son *petit outil*; si votre *mâle outil* paraît grand à vos yeux, c'est qu'il est mu par la passion que nous connaissons; celui de Murger n'obéissait qu'au cœur du poète.

Vous avez conspiré Proudhon, mais il était dans la tombe. Vous devez vous souvenir qu'après 1848, — j'étais de ce temps-là, — le puissant dialecticien avec lequel vous aviez la prétention de vouloir lutter, vous couchait de l'index sur votre banc d'écolier. Pour servir la cause d'un mysticisme aussi ténébreux que les ténèbres, vous avez nié toutes les sciences, même celles qu'un idiot peut palper de la main en disant d'un air hébété: « C'est vrai. »

En cherchant à demeurer dans le *statu quo* d'un amas de vieilleries dont nous n'avons plus que faire, vous êtes tout simplement le Don Quichotte d'un passé qui ne reviendra jamais, parce que le progrès est plus fort que les anciennes tenailles, les plombs fondus et les bûchers de l'inquisition.

Il faut être affligé de la myopie de l'âme, et vous l'êtes, pour nier tout progrès et toute science, comme vous le faites; vous ignorez sans doute que le Concepteur universel, qui a créé les mondes et les gouverne avec tant d'harmonie, n'a pas donné la science infuse à une petite secte qui se croit infallible; vous avouerez que ce serait par trop anticiper sur les prérogatives de celui qui peut tout quand vous ne pouvez rien. Jusqu'à présent, cher monsieur Veillot, vous avez fait parler beaucoup de vous; des uns vous ont pris pour un grand homme, ce qui vous flattait énormément; d'autres pour un brouillon; les uns et les autres se sont trompés; moi je vous prends pour un enfant inconstant, une tête sans cervelle qui fait beaucoup de bruit parce qu'elle sonne le creux; et comme le creux plaît fort à notre époque, il s'ensuit que vous avez beaucoup d'échos et beaucoup d'imitateurs; ce n'est pas

étonnant, notre espèce bimane est si près du singe!

Vous avez trop usé du Blondin sur la corde raide de votre phrase; vous avez eu des mots, jamais de sérieuses pensées; ainsi que les petits diables qui surgissent d'une boîte pour amuser les bébés, c'est de la sorte que vous faites vos apparitions; mais pareil à un croquemitaine empaillé, vous ne pouvez intimider personne.

Où veut-il en venir? direz-vous en lisant cet article, car vous le lirez, j'en suis persuadé; je veux en venir à peu de chose, maître, à prouver tout bonnement que vous n'avez jamais pensé, en dépit de vos fugues éloquentes; parce que vous trouvant fatalement en dehors de la vérité, il ne vous est pas possible d'apporter la moindre étincelle capable d'éclairer, même faiblement, l'humanité, qui depuis tant de siècles marche dans les ténèbres.

Je veux en venir à vous jeter trois défis psychologiques et scientifiques; ces gants jetés, par un ignorant de mon espèce, vous ne les relèverez pas! non que vous manquiez de courage, on sait que vous êtes brave, mais parce que vos forces morales et scientifiques vous en empêcheront.

Premier défi :

La tache originelle, que l'Église nomme péché dans sa langue onctueuse et pleine de pardon, n'est point un mythe; elle existe: on la voit, on la flaire, on la touche; et cependant vous ne la voyez pas, ne la flairez, ni ne la touchez. Pourquoi?

Parce qu'il vous manque un sens visuel, la vue inférieure, qui montre les objets placés en dehors de ceux qui frappent la rétine; or, quels que soient les efforts que vous fassiez, il vous sera complètement impossible de remonter à l'origine de la tache originelle; votre ignorance et votre doctrine s'y opposent. J'ai dit ignorance, et ne vous en fâchez pas; on peut être très-érudit et ne rien savoir des détails de la vérité absolue.

Je sais que vous avez un poncif tout forgé depuis plus de quinze cents ans; vous allez me répondre que la tache originelle remonte à notre premier père, lequel désobéit à Dieu en touchant à l'arbre de science et fut chassé du paradis terrestre pour avoir connu l'amour, absolument comme Prométhée fut enchaîné sur un roc pour avoir dérobé le feu du ciel.

Vous savez que la race adamique est une légende bonne, tout au plus, à faire sourire les

bambins de notre siècle; insister sur ce point, qui a servi de thèse à tant d'intéressés, serait vouloir, de votre plein gré, faire déchoir votre intelligence; la géologie, ce livre de la nature qui en dit plus que la Bible écrite par des hommes, vous prouvera, si vous l'ignorez, que le père du genre humain ne fut ni plus, ni moins qu'un affreux chimpanzé. A ce propos, il me revient en mémoire quelques vers que je vais vous citer; je pense que cette langue, tant répudiée de nos jours, ne vous déplaira pas; n'avez-vous pas, comme moi, commis des satires; seulement, vous avez fini par où j'ai commencé. Débuter par des vers et s'adonner à la prose, c'est le fait des auteurs de notre siècle; mais après s'être fait remarquer par de la prose valable, s'amuser à faulxer de mauvaises rimes, c'est triste.

Voici les vers en question; ils font partie d'un poème intitulé: *Le Règne du Christ*, écrit par votre très-humble interrogateur.

Des amas d'ossements broyés et fracassés  
Sont là, blancs et moussus, pêle-mêle entassés:  
Ces débris de repas d'un ogre formidable,  
De qui les pieds géants s'impriment sur le sable,  
Pourrissant constamment, toujours se dissolvant,  
Retournent en poussière, au caprice du vent.

Ces os sont le charnier du roi de ce domaine,  
Du roi de qui naîtra toute l'espèce humaine.  
Un quadrumane énorme, aux bras puissants et lourds,  
Au torse colossal et velu comme un ours,  
Sort du rocher béant suivi de sa femelle;  
La hache de silex à sa main étincelle  
Sous les feux du soleil qui lui met un éclair;  
Il sort en dilatant ses narines dans l'air.  
Il a le crâne épais, les pommettes saillantes;  
Il darde à l'horizon ses prunelles vaillantes  
Et flaire si le buffle au fanon écumant  
S'en vient brouter les jones du lac au flot dormant.  
Il rencontre un lion, il l'étreint, il l'assomme...  
Ce monstre au nez camard est le père de l'homme!...  
Sa main inférieure un jour deviendra pied;  
A l'homme préconçu l'animal est lié.  
Or, ce monstre est Adam et sa femelle est Ève...

Vous voyez, monsieur, que le grand poète Milton n'avait pas vu aussi clair dans le passé que le grand géologue Boitard, avec lequel je suis en conformité d'idées justes et rationnelles. Franchement, nos premiers parents ne songeaient guère à se voiler d'une feuille de figuier pour avoir dévoré le fruit dont les Normands font d'excellent cidre.

N'allez pas crier à l'athéisme, ô saint homme! La voix de la nature fait plus croire en Dieu que tout les sermons.

## Feuilleton du RÉVEIL.

## ANGELO

(Suite)

III

LA FÊTE ET LE VOLCAN.

C'était le jour de la fête de la *Madonna del Arco*, à quelques milles de Naples, presque sous le Vésuve.

Depuis le matin, une foule compacte et toujours renouvelée faisait le tour de l'église en criant, gesticulant, se poussant et se précipitant à terre pour ramasser des feuilles de roses blanches que les moines desservants, placés au centre, devant l'autel entouré d'une balustrade de marbre, jetaient continuellement.

La cérémonie terminée, la fête champêtre suc-

céda à la fête religieuse. Joueurs de tambours de basque et de castagnettes firent résonner leurs instruments pour la tarentelle, seule danse admise dans les fêtes populaires des Napolitains. Partout des cris, des chants, des bruits de crécelles et de tambourins à se faire entendre des étoiles!

Ce peuple était en irruption comme son Vésuve. Il y a dans ces têtes italiennes, accoutumées aux stances de l'Arioste et du Tasse, aux tableaux de Raphaël et du Guide, aux accords de Pergolèse et de Pasiello, il y a je ne sais quel instinct poétique dont on se doute peu en France, mais que l'on respire avec l'air au-delà des monts. Jeté dans cet élément, Angelo que nous retrouvons à cette fête, avec son protecteur, le comte de Torre-Alba, avait senti se fondre sa froide nature d'enfant du Tyrol. Son cœur n'était plus qu'une fête. C'était une extase! Devant les yeux rêveurs du peintre passaient des fées qui lui promettaient la gloire et le bonheur; et ces rêves de son cœur, il les retrouvaient partout, dans l'air, dans le ciel, dans les fleurs... La vision de la principessa Sydonie le suivait malgré lui.

Sans s'en rendre compte, Angelo était amoureux et inspiré. Il aimait assurément!... Ce n'était pas Speranza, puisqu'il avait repoussé les trésors de son amour. Il aimait!... et il ne se l'avouait pas. Il avait renoncé à Speranza pour retomber

tout entier sur lui-même; il avait en lui l'image d'une Eleonora d'Este, et dès lors il ne voyait plus à ses pieds qu'une nature parfumée, amoureuse, expansive, étincelante, bénie, toujours en robe de fiancée; la nature revêtait la livrée de son amour!...

Angelo rencontra à cette fête le marquis Cagnognara, rogne financier, enflé, brusque, musqué, qui lui avait commandé la *Corinne*. Il s'empressa de dire au marquis qu'il avait trop auguré de ses forces, en acceptant sa commande; et il le pria de consentir à un changement.

— Durant ce voyage de Naples, lui dit-il, j'ai vu une très-belle scène d'*Improvvisateur*, et... si vous voulez...

Le marquis lui répondit sottement que c'était une *Corinne* qu'il lui avait commandée, que c'était une *Corinne* qu'il voulait :

— Un *Improvvisateur*! s'écria-t-il, y pensez-vous? la reproduction d'un de ces types vulgaires qu'on voit dans le populaire... mais j'en y consentirai jamais.

Angelo sentit sa fierté d'artiste s'indigner.

— L'inspiration ne vient pas de commande, répondit-il au marquis; mais, du reste, si vous ne voulez agréer au changement que je vous propose, je préfère achever ce tableau pour moi.

— Achevez-le donc pour vous, mon cher, dit le marquis.

— Vous êtes donc bien riche?

Cette question faite d'un ton passablement impertinent, fut adressée à notre peintre par le compagnon du marquis, lord Pallafox.

— Mon travail, voilà ma seule richesse, répliqua Angelo; mais permettez-moi de vous dire que je considère l'art plus que la richesse et que toute chose au monde.

Et il toisa avec fierté le marquis et le lord.

— Voilà qui est parler! s'écria le comte de Torre-Alba, qui avait entendu cette conversation et ne pouvait s'empêcher de rire du contraste présenté par le marquis, gros et court, et lord Pallafox, grand et maigre... la boule et la quille!

Le soir, la foule revenait à Naples en chantant. La nature s'endormait toute baignée dans les dernières lueurs du crépuscule.

Angelo et le comte de Torre-Alba étaient entrés dans une osteria dont les tonnelles bordaient la route, ils tombèrent au milieu d'un groupe de sculpteurs et de peintres, en pleine querelle classique et romantique.

Les uns soutenaient que l'école italienne était d'une faiblesse, d'une misère désolante, et comparaient ses productions à de la peinture d'en-nuyés.

Le problème de la tache originelle est résolu dans un livre que vous ignorez ; ce problème, quelques efforts que vous fassiez, vous ne le résoudre pas ; je mets au défi votre mirifique intelligence plantée comme une borne inutile à travers la route du progrès. — Et d'un.

Deuxième défi :

L'âme, comme toute chose, a une origine, n'est-il pas vrai, monsieur Veillot ? Eh bien ! cette origine, vous l'ignorez, parce que votre obscurantisme vous faisant rejeter les sciences humaines qui lient l'homme à Dieu, vous empêché d'étudier la nature ; et cependant cette mère inépuisable livre ses secrets à ses enfants les plus audacieux ; telle est la loi du progrès.

Vous allez me répondre : « L'âme émane de Dieu et remonte à son auteur ; » cette formule n'a pas été inventée par le catholicisme ; le divin Platon avait dit avant lui : « L'âme est une étincelle qui s'échappe du sein de la divinité, afin de parcourir la matière et revenir ensuite à la Divinité. » S'il en était ainsi, le Créateur aurait moins de logique que sa créature. Détacher de pures étincelles de son sein pour les faire voyager à travers des fanges de toutes sortes, les charger de souffrances parfois, intolérables, les faire se débattre sur le fumier des vices hideux ; et après toutes ces pérégrinations que les pauvres étincelles n'ont point demandées, jeter les unes aux flammes éternelles et rappeler les autres dans son sein, voilà le comble de l'absurde ! Ce Dieu, s'il existait, ferait l'effet d'un arbre vivant, agissant, parlant, s'échenillant, s'émoussant et absorbant lui-même ses meilleurs fruits.

L'origine de l'âme n'est point là. Ce problème est résolu aussi clairement que 2 et 2 font 4 ; eh bien ! cher et pieux Juvénal, je défie toute votre érudition, même votre foi, si elle est sincère, de trouver la clé de l'origine de l'âme. — Et de deux.

Troisième défi :

Dans toutes les doctrines, les hommes ont fait Dieu à leur image ; aveuglés par l'orgueil et l'ignorance, ils ont passé à côté de la vérité. Vous, cher mystagogue, qui êtes l'un des plus vaillants champions de cette erreur vieille de plus de quarante mille ans, je vous défie encore de faire un théorème qui démontre clairement, mathématiquement, l'auteur des incommensurables univers, lesquels n'ont ni commencement, ni fin. Ce théorème existe.

Cherchez, cherchez, apôtre du passé, vous ne le trouverez pas. Vous pouvez vous frapper le front à tous les piliers des saints lieux, tremper vos mains dans tous les bénitiers, invoquer toute la hiérarchie des anges et des bienheureux du paradis, même évoquer le diable (et pourquoi pas ? Faust, qui était plus savant que vous, l'a bien fait) ; personne ne vous donnera la clé de ce théorème.

Je ne vous ferai pas l'outrage de supposer que vous croyiez à ce mythe qui s'appelle Satan ; si cette monstruosité a jamais pris masque de bête mêlée d'homme, ce dut être celui de Torquemada ou du grand saint Ignace qui vint *ad majorem Dei gloriam*.

BARRILLOT.

## CHRONIQUE PARISIENNE

Je ne puis me dispenser d'adresser des félicitations bien senties aux compositeurs du *Réveil* !... Ces messieurs paraissent se soucier assez médiocrement de l'honneur de la typographie lyonnaise. Dans tous les cas, ils en fournissent de splendides échantillons, il faut en convenir. Ma dernière Chronique est émaillée de coquilles. — Coquilles d'imprimerie ? — Allons donc ! D'ailleurs, la prose de mes camarades du *Réveil* n'a guère été plus respectée que la mienne. Passons.

J'ai déjà parlé d'Ingres. J'ai lu les articles que mes confrères parisiens lui ont consacrés. Critiques ou louanges, on n'a pas tout dit. Ingres est le dernier champion du grand Art. Il eut plus d'austérité que David, sans posséder sa puissante individualité. Inconnu ou à peu près sous l'Empire, il exagéra le côté Cimabué, à une époque où le genre classique était révolutionnaire. Il dessinait dogmatiquement le détail et commentait des hérésies d'ensemble. Ses groupes révélaient des fautes de perspective. Son dessin était sec, sa palette manquait de couleur, et cela de parti pris.

La *Chapelle Sixtine* prouve que son auteur pouvait être, s'il l'eût voulu, un peintre de genre de premier ordre.

Ingres avait le mérite de brocher sur toutes ses déficiences la religion du style. Certes, sa réputation a été surfaite, comme toutes les célébrités de notre temps ; moins celle d'Horace Vernet, auquel il a manqué le piédestal que réclamait son talent.

Il n'a pas été donné à ce maître de provoquer l'enthousiasme. Pourquoi ? Il s'est contenté d'être l'apôtre du vrai, non de l'idéal. Mais il trouva, il inventa. Ingres, lui, est venu après Raphaël et Michel-Ange.

L'Art vrai date d'Horace Vernet, tandis que l'art sublime fut continué par Ingres, qui ne reste inférieur à son rival que parce qu'il traita un genre plus difficile.

Excellent musicien, le peintre de *Stratonice* jouait du violon comme un maître.

Il avait l'encolure et l'enveloppe d'un bourgeois, mais parlait-il, le grand artiste se révélait.

Il fut passionné dans la lutte, comme ses confrères, qui l'éventraient.

Lors de l'exposition de 1833, on lui décerna ainsi qu'à H. Vernet et à Delacroix, la *grande médaille d'honneur*. Delacroix ne dut la sienne qu'à l'intervention de Napoléon III, dans le débat, qui fut orageux. Les peintres célèbres de l'Allemagne déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient pas Delacroix pour un grand peintre et s'abstinrent de voter.

A travers une existence pénible, besogneuse, longtemps visitée par la pauvreté, les découragements sans nombre, en butte aux critiques terribles, Ingres poursuivit sans broncher son œuvre réactionnaire, qui eut son utilité, il faut bien le reconnaître.

Il a relevé l'époque, il a retrempe l'art aux sources grecques.

Que lui a-t-il manqué ? L'idée !... l'idée dont la négation forma le fond de son esthétique. Elle seule cependant pouvait élever son esprit à la contemplation de la beauté pure.

Notre peintre s'attachait trop exclusivement à la forme, amoureux seulement de la beauté plastique.

Puis il n'était pas à la mode, comme un autre méconnu, Proudhon.

Toutefois la postérité dira, pour être juste, que s'il ne fut même pas l'ombre de l'auteur du *Matin épirant*, Ingres n'en a pas moins été un athlète de l'art et notre dernier grand peintre.

Officier de la Légion-d'Honneur en 1841, commandeur le 15 novembre 1843, Ingres fut nommé grand officier en 1850, et sénateur le 25 mai 1862.

Il a tenu haut et ferme du moins le drapeau de ses convictions artistiques.

Je me sens en veine de malice.

Pourquoi ne pas dire la vérité aux morts, comme les Egyptiens ?

Il est utile pour l'édification de nos contemporains d'accuser les contours de l'existence de M. Cousin, ce rhéteur auquel on n'a connu que deux passions, l'avarice et son amour pour la duchesse de Longueville, une jolie femme... du temps de la Fronde.

Voici ce qu'on peut lire dans la *Némésis* :

O Cousin, avec l'or que ton âme dévore,  
On eût nourri cent ans Socrate et Pythagore,  
Et ton divin maître Platon...

Poursuis, rhéteur doré : dans nos jours de souffrance,  
Il faudrait seulement pour affamer la France  
Dix philosophes comme toi...

En effet, M. Cousin, en 1835, n'occupait pas moins de dix places, toutes rétribuées.

Exclu en 1821 par la réaction Hèle, de sa chaire de philosophie ; libéral et révolutionnaire en 1830, maître Cousin avait été fait pair de France par le gouvernement de Juillet.

On se souvient du procès d'avril. Cousin, dont les livres avaient été mis à l'index par la cour de Rome, fut membre du conseil général de l'instruction publique sous le ministère Falloux, fit sa paix avec l'Eglise et devint un des plus ardents défenseurs du pouvoir temporel.

Il s'était complètement rallié à l'Empire, et la mort le surprit lorsqu'il allait être nommé sénateur.

On cite de lui ce mot :

« Croyez-moi, j'ai du goût pour l'Empereur. »

Toutes ces variations s'expliquent parfaitement ; elles sont les conséquences de la doctrine de M. Cousin. L'éclectisme, qui heureusement ne survira pas à son auteur.

Le Théâtre-Lyrique impérial nous a donné, mardi 15 janvier, *Deborah*, 3 actes.

Puérilités, platitudes, gaucheries, tout est entassé dans le libretto de cet opéra, qui a provoqué à plusieurs reprises une hilarité bruyante et prolongée.

C'est tout simplement ruisselant d'inoüisme. MM. les *tandistes* se sont apitoyés entre mesure sur le compte de M. Adolphe Fabvre, que M. Plouvier a laissé nommer comme seul auteur du poème.

Un peu plus et ce monsieur devenait intéressant. Mais franchement, dans un accouplement pareil, c'est celui qui s'appelle Plouvier qui fait honneur à l'autre, et, ma foi ! il est bien permis de...

Si mes confrères de la presse connaissaient M. Fabvre, ils seraient émerveillés de sa manière de procéder en fait de collaboration.

D'ailleurs, à ce Crésus, qui voulait enfourcher Pégase il reste, comme fiche de consolation, la contemplation de son coffre-fort.

Le compositeur, M. Devin-Duvivier, malgré une exécution détestable, une mauvaise volonté manifeste de la part de l'orchestre et des chœurs, a prouvé cependant beaucoup plus qu'on n'exige d'habitude d'un débutant.

Certes, sa partition fourmille de défauts, de réminiscences prises à Wagner, Meyerbeer, Gounod, Berlioz, Mozart et Mendelssohn ; mais il y a des trouvailles dans son second acte ainsi que dans la première partie du troisième, une certaine unité de style et un sentiment dramatique assez accusé.

Citons (deuxième acte) le duo : *C'est le Bouquet de fiançailles*, morceau exquis, le quatuor et le final, qu'on peut hardiment comparer aux meilleures productions contemporaines, et, au troisième acte, le duo d'adieu.

Que M. Devin-Duvivier ne s'inspire désormais que de son individualité, et avec un poème d'une autre fabrique, il pourra composer un bon opéra.

Bientôt, au Théâtre-Lyrique, le *Sardanapale* de M. Victorin Joncière.

On sait que M<sup>lle</sup> Georges n'a laissé pour tout héritage que la gloire qui reste attachée à son nom.

M. Marc Fournier, l'impresario de la Porte-St-Martin, vient d'écrire à la sœur de l'illustre défunte, « qu'il lui assure une représentation annuelle et qu'il tient d'avance à sa disposition une somme de 2,500 fr. à retenir sur le bénéfice. »

Bravo ! M. Fournier !

Mais que vont penser de vous vos confrères ! Ils vont dire cette fois que vous êtes un prodige.

Le Théâtre-Rossini, à Passy, est pavé de bonnes intentions.

Le directeur, M. Meyer, ne suivra pas les errements de ses confrères. Il ne jouera, en fait de drames et de comédies, que des pièces de nouveaux auteurs.

MM. les faiseurs brevetés, privilégiés, décorés et éreintés, peuvent donc se dispenser de prendre l'omnibus de Passy, ils dépenseraient 15 centimes inutilement.

L'idée de M. Meyer ne manque pas, comme on le voit, d'originalité.

Il est certain que la plupart de nos directeurs se sont engagés dans une voie préjudiciable à leurs intérêts. Combien de théâtres où les artistes ne jouent que devant des billets donnés !

Le Théâtre-Rossini est un diminutif de la *Scala* ; ses décors viennent de Bologne et on été peints par Sigliacci.

On y donnera pour l'ouverture, le *Guillaume Tell* de Rossini et une comédie, genre Comédie-Française, de M. Moreau de Beauvière, intitulée : *Une Pointe d'aiguille*.

M<sup>lle</sup> Coblenz, des Français, a été engagée spécialement pour cette pièce.

Paris danse !!!

On vient d'autoriser tous les théâtres à donner des bals le samedi.

Le besoin s'en faisait sentir.

Ceux de la Porte-St-Martin, baptisés : *Bals des Porcherons*, seront, dit l'annonce, d'une nature essentiellement populaire, et feront revivre la vrate et franche gaieté d'autrefois.

Allons, tant mieux !

L'affiche du théâtre du Palais-Royal porte : « Bal paré, costumé et des grisettes ! »

Cela sent son fruit.

Mais je me demande ce que M. Hostein, l'habile directeur du théâtre impérial du Châtelet, va nous donner.

Probablement, des hommes décorés et des femmes nues, ou à peu près, comme M<sup>lle</sup> Delval (rôle de la *Pieuvre*).

Parlerai-je de la soirée de samedi, 19, chez Carjat ? Pourquoi pas.

Tout le Paris spirituel s'y trouvait.

Carjat pendait, ce soir-là, la crémaillère dans ses nouveaux ateliers de la rue Pigalle.

On a fort applaudi le *Guignol lyonnais* avec ses remarquables interprètes Vuilleme et Josserand, qui ont donné une représentation.

Il m'a pris, le lendemain, la fantaisie d'aller au *Grand-Café-Théâtre-Guignol* de la rue Popincourt.

Que d'esprit vraiment rabelaisien dans ces pièces où se démentent si drôlatiquement Guignol et Gnafron.

Le *Testament*, — les *Frères Coq*, — le *Marchand de veaux*.

La salle est charmante. Castelet, marionnettes et décors, tout y est coquet.

Ne riez pas, c'est sérieux.

M. Febvre, du Théâtre-Français, vient de recevoir du bey de Tunis la croix d'officier du *Nicham*. Cette distinction lui viendrait d'une symphonie militaire de sa composition qu'il aurait dédiée au bey.

Les autres têtes couronnées y vont être jalouses. Voilà donc M. Febvre chevalier de l'ordre du CHAMEAU BLANC ! (*Nicham iftikar*.)

M. Linossier, de Lyon, à la nouvelle de cette distinction extraordinaire accordée au pensionnaire de la Comédie-Française, lui aurait sur le champ télégraphié ses félicitations.

On lit dans le *Siècle*, du 19, à propos d'une récente conférence de M. Francisque Sarcey à l'Athénée :

« Si jamais il lui prenait fantaisie de passer de la littérature à la politique, M. Sarcey se ferait écouter volontiers au Corps législatif. »

Voilà donc le bout de l'oreille qui perce !

Lyonnais ! vous savez maintenant le motif de la conférence de M. Sarcey au Palais-St-Pierre. Vous êtes menacés, aux prochaines élections, de la candidature de l'ami de M. Arlès-Dufour.

— Et votre école française, donc ! leur fut-il répondu ; chez vous, le fusil de chasse est bien trop à côté de la palette et du pinceau.

— Oh ! pourtant les tableaux d'Horace...

— Peinture de décorations !... Honneur à Camuccini !

— Camuccini, allons donc ! voilà une réputation surfaite... C'est un artisan d'adresse ; tout est faux et conventionnel en lui ; il a toujours à la bouche « les grands maîtres ! » il s'en nourrit, mais il ne peut les digérer ; il ne connaît pas plus l'art véritable que les chevaux de fiacre ne connaissent les pâturages.

— Discutez moins et prouvez davantage, leur dit le comte de Torre-Alba, qui intervint en riant. Moi je vous dirai, comme Kruxman, que la meilleure peinture se fait dans son pays, à Amsterdam. Qu'en pensez-vous, Angelo ?

— J'ai pour devise que c'est aux musiciens à faire de la musique, aux philosophes à en parler, répondit Angelo, et à toutes ces discussions, je préfère entendre un conte de Perrault.

— Parbleu ! fit le comte.

Une gypsy entra en ce moment dans le jardin de l'osteria, en dansant et en faisant résonner son tambour de basque.

— Messieurs, une proposition... dit le comte de Torre-Alba. Il se peut que nous ayons parmi

nous un nouveau Raphaël, cette gypsy va nous le faire connaître.

— Adopté ! s'écria-t-on.

Le comte, jetant à la bohémienne une pièce d'or qu'elle reçut dans son tambour de basque, lui dit :

— Tu vas découvrir, parmi nous, celui dont le front est marqué au sceau du génie ; tu lui diras sa bonne aventure.

On fit un grand cercle autour de la gypsy.

La fille d'Égypte fit retentir son tambour de basque, et bondit, légère comme une gazelle. Avec un balancement qui imitait le mouvement d'une nacelle, elle tourna d'abord devant chaque spectateur, contemplant les visages, saisissant les mains et les laissant retomber ; puis elle précipita sa danse bizarre avec une espèce de délire furieux qui tenait du vertige.

Ses pieds nus et d'une finesse microscopique, était cerclés de colliers de jetons en cuivre qui rendaient un bruit d'éperons et marquaient la mesure de la musique simple et sauvage qu'elle faisait en frappant sur son tambourin.

Se renversant en arrière avec un mouvement brisé, elle balayait de sa chevelure le sol qu'elle effleurait à peine.

Lorsque la gypsy termina sa danse, se redressant de toute sa taille, le regard au ciel, elle étendit brusquement sa main sans voir la direction qu'elle

lui donnait. Ses yeux alternativement brillèrent et s'assombrirent ; et ses lèvres laissèrent échapper cette prédiction :

— C'est l'arrêt du destin !... Pour toi, gloire et malheurs !

Tes lauriers grandiront par l'excès de tes pleurs...

Une mauvaise fée a surpris ta nourrice,

Paisant dans le sommeil l'heure réparatrice ;

Et son haleine impure, infectant ton berceau,

T'a soufflé, tout enfant, une odeur de tombeau !

Aussi francheras-tu tes jours par un suicide !

Mais apprends que ton frère avant toi s'y décide !

La gypsy venait de désigner Angelo.

— Lui ! Angelo ! le successeur de Raphaël ! Ah !

La plaisanterie est bonne !... et un rire général accompagna ces réflexions.

La gypsy s'éloigna en reprenant sa danse bizarre au bruit des rires et des sons rauques de son tambourin.

Angelo, la pâleur au front, avait accueilli cette prédiction.

Le comte de Torre-Alba, remarquant le malaise moral du jeune peintre, chercha à détruire la fâcheuse impression produite par les paroles de la gypsy, en criblant de ses épigrammes toutes les sibylles passées, présentes et futures.

— Mon frère !... un double suicide ! jamais !... non... c'est impossible !... s'écria Angelo, ce ne peut être que fausseté et mensonge !... se suicider !... Oh ! je ne comprends pas que l'homme ose s'arroger en aucun cas le droit de détruire ce que Dieu a fait ; ma conviction est bien trop forte pour que jamais ma conduite lui donne un démenti !... Pour mon frère, je ne crains rien : il est sous l'œil d'une mère !

Les cris de la foule retentirent en ce moment, sur la route, autour d'un char qui passait, traîné par des bœufs et guirlandé de feuillage.

— Est-ce que tout n'est pas fête autour de moi, se dit Angelo, de même qu'autour de cette jeune fille, assise sur ce char qui s'avance, sont convoquées toutes les joies de la terre et de l'homme ; sont versés à pleines mains les fleurs et les sourires, toutes les coquetteries écloses de cette terre de promesse ?... Nul sinistre présage !... Oui, fête au ciel ! fête à la terre !

Le char s'arrêta devant l'osteria et les danses l'envelopèrent de leurs spirales, au refrain du chant suivant entonné par un homme du peuple, avec accompagnement de castagnettes :

Le printemps, c'est l'espérance,

C'est l'espérance qui fleurit

Et rit ;

Je voulais parler de ces disparitions mystérieuses et incessantes qui, à Paris, frappent d'épouvante les esprits.

Mais... comme on dit au Palais, à huitaine.  
CASTAUDY.

## TYPES CONTEMPORAINS

### TIMOTHÉE TRIMM

Du Havre à la Canebière, de Saint-Jean-Pied-de-Port au cap Grisnez, de Quimper à Barcelonnette, en passant par Clermont-Ferrand, dans tous les lieux où le solécisme, cette plante bâtarde, croît à l'ombre de la langue française, on connaît Timothée Trimm.

Inutile de vous présenter davantage ce petit homme rubicond, gros, court, vulgaire, qui pond chaque matin, dans la feuille à Millaud, l'article que vous savez.

Vous l'avez tous lu, ne serait-ce qu'une fois, cet article caoutchouc, incolore, à l'eau chaude, affadissant, abrutissant.

La lecture terminée, vous l'avez plié en huit, et après en avoir séparé délicatement les tronçons à l'aide d'un coupe-papier, vous l'avez réuni à ce petit tas si utile, qu'on n'apprécie réellement qu'en temps et lieu.

Vous vous êtes ensuite demandé s'il était bien possible qu'il y eût en France autant de... que l'indique le chiffre du tirage, et, en y réfléchissant, vous avez senti toute la modestie de l'axiome : *Stultorum infinitus numerus*.

Tout cela est bien vrai, mes frères, horriblement vrai, ainsi que beaucoup d'autres choses encore. Mais passons.

On va me dire : Halte-là, monsieur, ce que vous allez faire n'est ni honnête ni généreux; votre homme n'a plus cours sur la place; c'est là un type rebattu, déformé, usé aux angles par le frottement d'une incessante publicité, un de ces types dénués et appauvris, sur lesquels on ne prêterait pas cent sous au Mont-de-Piété; il est malséant de frapper un homme à terre, que diable! on n'insulte pas l'ennemi tombé, on ne piétine pas un cadavre.

Si vous me faisiez cette objection, je serais fort embarrassé, mais je suis sûr que vous ne me la ferez pas.

Certains naturalistes font descendre l'homme du singe; ce n'est point de cet animal que procède Timothée.

Cette curiosité surfaite, ce phénomène *surprenant*, ce phoque de la chronique possède un *monstre* habile, nouveau Mangin, moins le casque, la cuirasse et la tunique de chevalier romain; il a son Vert-de-Gris qui fait aller la musique.

Vert-de-Gris, c'est Millaud, qui fait mousser son exhibition par une réclame à jet continu.

L'ancien sous-officier n'a pu complètement effacer, au contact de la vie parisienne, cette couche équivoque qu'on ramasse quelquefois sur les murs de caserne.

Le Gaudissart de la chronique affectionne les vêtements de couleur voyante, les gilets extravagants; il étale des chaînes, des breloques impossibles et montre complaisamment ses doigts

chargés de bagues. A propos de bagues, le bruit avait couru en province qu'il en portait une pendue au nez; nos informations nous permettent de considérer la nouvelle comme prématurée.

Timothée a eu son jour d'audace, c'est celui où il parla de son *Voisin* des Tuileries.

*Audaces fortuna juvat*. La phrase fut couronnée de succès, et lui valut de la part du *Voisin* un abonnement sympathique.

A cette époque-là, l'entreprise était florissante et le vent de la popularité soufflait à pleines voiles.

Mais les choses ont changé en ces derniers temps, son étoile pâlit, sa parade quotidienne n'attire plus seule la foule, elle se porte vers une autre baraque. A l'horizon s'est levé l'astre de la *Petite Presse*.

Timothée et Rocambole sont maintenant en présence.

Ceci tuera cela. Un PROVINCIAL.

## CHRONIQUE LYONNAISE

Les conférences dominicales se sont décidément acclimatées à Lyon.

La foule accourt de toutes parts, se rue, se précipite dans la grande salle du Palais-St-Pierre, qui en changeant de destination n'en est pas moins restée trop étroite.

Les curieux et les dillettantes de la littérature qui ne veulent pas manquer l'audition sont obligés de s'y prendre d'avance et de faire queue.

C'est qu'à peine l'orateur est-il apparu sur l'estrade, MM. les sergents de ville, exécutant la consigne, s'empresent de fermer portes et barrières, et tous les retardataires sont exclus.

Ne pourrait-on pas donner satisfaction à toutes les intelligences.

Et la nouvelle Bourse! Pourquoi ne l'abandonnerait-on pas à la littérature, ou à l'histoire une fois par semaine.

Le chômage du dimanche deviendrait réellement alors sa sanctification.

La conférence de M. Soupé la *Famille et le Théâtre* a eu un grand succès. On sait, que la verve, abondante et facile de ce conférencier gaulois a le privilège d'attirer la foule. Cette foule, peut-être plus curieuse que lettrée, plus superficielle qu'érudite, va bien au talent du professeur, tout en saillies spirituelles ou en mots heureux.

Qu'importe à M. Soupé que son sujet demande une étude approfondie, pourvu qu'il en tire ce que dans une autre profession on appellerait des effets; il badine avec grâce, joue avec les endroits les plus périlleux, lance des pointes, *cascade* presque; il ne va pas jusqu'au calembour... mais je suis sûr qu'il se mord les lèvres.

L'autre jour il a été très-vrai et très-pathétique en flétrissant la décadence du théâtre moderne et l'abaissement du goût public.

Qui donc avait soutenu au barreau que M. Lançon n'aurait pas d'imitateur?

M. Paul Rougier doit nous entretenir une fois de plus des sociétés coopératives.

Ce n'est pas précisément un orateur brillant, mais calme et substantiel, ayant l'avantage de nager pleinement dans les eaux administratives, et incapable d'occasionner la plus légère inquiétude. C'est d'ailleurs un sujet qu'il doit posséder à fond.

Faut-il désigner un second avocat? Il y a longtemps que M. Dumarest est annoncé dans les coulisses. Mais l'écho des indiscretions n'en a pas encore appris quel sujet il se propose de traiter. Nous sommes sûrs, dans tous les cas, qu'il le fera avec verve et malice.

Seulement son nom tarde bien à paraître sur l'affiche.

Y aurait-il donc eu quelque difficulté? Pourquoi ne demanderait-il pas alors à MM. Lançon et Rougier comment on les aplanit?

Le *Salut public*, qui l'eût crû? nous cause parfois d'étranges perplexités.

Nous avions lu, avec un véritable plaisir les réflexions morales que la conférence de M. Soupé a inspirées à l'un de ses rédacteurs. Il ne blâme pas, avec moins d'énergie et de sévérité que le professeur, la présence des enfants sur la scène ou dans les coulisses.

Mais voilà M. Linossier qui se montre quelques lignes plus bas, et qui affirme, sans se gêner, que ceux qui critiquent la présence des enfants au théâtre sont des *moralistes de pacotille*!

Comme le *Salut public* est la boussole de mes opinions, convenez que je dois être sérieusement embarrassé!

Y aurait-il donc au *Salut public* de la morale pour tous les goûts?

Mais il en fait bien d'autres, le bon *Salut public*.

Il a tenu essentiellement à nous apprendre que M. Droche, membre de la Commission municipale et millionnaire, ce qui ne gêne rien, venait d'envoyer à l'œuvre des pauvres malades une somme de 200 fr.

La charité est toujours respectable, si modeste que soit le don, si riche que soit le donateur. Mais la publicité donnée à cette aumône lui enlève tout mérite.

Est-ce que la générosité doit être soumise à l'appréciation critique des lecteurs d'un journal?

L'excellent M. Rigault a voulu flatter l'opulent banquier, rendons hommage à son insigne maladresse.

On peut passer sans transition de la littérature de conférence à la musique des concerts populaires. C'est toujours la foule, *turba ruit on ruunt*.

Ces fêtes, si vivement désirées par les masses, depuis si longtemps promises, vont-elles enfin voir le jour sous la vaste coupole de l'Alcazar.

On l'annonce; mais quel sera donc le *Pasde-loup* lyonnais.

Nous en sommes réduits à nous le demander.

Et le conservatoire, dont les trois trompettes de la publicité lyonnaise ont affirmé la création, où en est-il?

De toutes parts il y a disette de chanteurs et de chanteuses. Les directeurs les enlèvent dès qu'ils savent siffler une gamme. Et cette disette n'a jamais été plus grande qu'à Lyon, cette année, dans le grand-opéra.

On ferait donc bien de créer un conservatoire, une nouvelle pépinière de futures célébrités.

Mais, est-ce bien le conservatoire qui manque aux chanteurs, ou les chanteurs qui s'abstiennent des conservatoires?

M. Gustave Graux, rédacteur de l'*Echo du Nord*, quoique journaliste parisien, a fait représenter à Lille, sur le théâtre des *Variétés*, une pièce intitulée *l'Ecole de l'Amour*.

La *Liberté* dit à ce sujet : « Les innocents vont s'écrier que la décentralisation continue. »

Ainsi, nous voilà qualifiés et classés! Mais y aurait-il donc à rougir d'être trouvés innocents comparés aux champions de la *Liberté*?

Voici encore une pièce qui aspire aux honneurs de la décentralisation : *Les Bagueurs*, comédie en 4 actes, par M. Chauvet, un auteur déjà joué, mais qui est encore dans toute la fleur de la jeunesse.

C'est le théâtre du *Cercle-des-Familles* qui lui a accordé l'hospitalité.

En fait de décentralisation, notre directeur lyonnais a décidément repoussé la combinaison Raphaël Félix et ses *Brebis galeses*.

Ce qui ne veut certes pas dire que vous serez à jamais privé de la représentation de cette pièce. Ah! non! l'auteur n'est pas si méchant.

Mais vous aurez le temps de prendre patience et de vous former sur elle une opinion, à Villefranche ou Carpentras, ou encore, comme précédemment, dans les journaux. Vous saurez si vous devez applaudir, lui faire un succès.

Il faut éviter les illusions, les erreurs; M. d'Herblay est un homme positif et sensé.

Comme nouvelle preuve de son intelligence dramatique, il veut, dit-on, suivre l'inspiration du *Progrès* et revenir aux tableaux vivants.

Je l'en félicite. On sait que ces exhibitions furent cultivées avec soin par M. Raphaël Félix. Les lauriers de ce directeur l'empêcheraient-ils?...

Une petite histoire indiscrette pour finir. Connaissez-vous quel est à cette heure le plus heureux des mortels dans la bonne ville Lyon?

Si vous n'avez pas eu l'avantage de le rencontrer dans les salons, je vais me permettre de vous le signaler.

Il est âgé de 24 à 25 ans. Il y a 3 ou 4 années, il faisait son entrée dans le monde. Il était riche, beau, bien fait, il voulut être séducteur. Et une jeune femme délaissée se précipita dans ses bras. Mais l'histoire fit scandale, et le jeune homme de dégénérer pour plusieurs mois.

Mais il vient de rentrer, et toutes les dames se le disputent, toutes les jeunes filles se l'arrachent; ou ne parle que de lui, on ne rêve que de sa personne.

Il a conquis, donc il a l'aurore de la gloire.

GONZAGUE.

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

### LE PROBLÈME DES ORIGINES

Les révélations de la science ont démontré que la terre est de beaucoup plus vieille que l'homme, qu'à des époques diverses et indéterminées, de grandes révolutions ont transformé l'état physique du globe et fait éclore de nouveaux êtres vivants.

C'est par la composition et la stratification des diverses couches terrestres, par les débris végétaux et animaux qu'on y a découverts, qu'on a pu juger de l'existence de ces diverses périodes géologiques. Dès lors il a été possible d'établir que la période humaine ou biblique a été précédée de plusieurs autres, savoir : les périodes sidérale, astrale, minérale, végétale et animale; et il a été reconnu que l'existence de l'homme eût été impossible dans la plupart des situations terrestres créées par ces transformations successives.

Mais comment l'homme est-il venu sur la terre? A quelle cause doit-il son origine? Il n'est pas possible de résoudre la question par l'histoire, elle compte trop peu d'années.

C'est à peine si elle remonte à trois mille ans, et certains peuples prétendent à une antiquité dix fois plus grande.

Il est incontestable, d'ailleurs, que l'âge du genre humain est supérieur à tous les chiffres qu'on lui a donnés avant notre siècle.

Les nombreuses recherches, les fouilles scientifiques qui ont été entreprises à notre époque, les heureuses découvertes qui en ont été le résultat, si elles n'ont pu fixer d'une manière précise le degré de l'antiquité humaine, ont prouvé que cette antiquité est supérieure et dépasse tous les calculs antérieurs de la science.

Les géologues ont fixé à 57,000 ans l'âge de certains débris d'instruments ainsi découverts, et ils ont ajouté que leur perfection ne permet pas de croire qu'ils soient l'œuvre industrielle des premiers habitants de la terre, qu'elle en a porté bien d'autres avant eux.

Ainsi, l'histoire, en raison de sa jeunesse, ne peut nous éclairer sur l'origine de l'homme; mais il faut reconnaître, en outre, qu'elle ne peut nous inspirer aucune confiance dans les premiers récits qu'elle nous donne.

Au commencement, les faits historiques ne se conservaient que par les traditions orales, l'écriture étant inconnue, et, comme on le pense, la vé-

Concerts joyeux; folle danse,  
Le cœur palpité au renouveau  
Nouveau!

Voyez! festonné de verveine,  
De cythare et de marjolaine,  
Le charriot qui se promène,  
Traîné lentement par les bœufs  
Majestueux!

Désirs, jeunesse, tout bourgeoise!  
Les fleurs se tressent en couronne,  
Et le soleil de la Madone  
Verse ses rayons bienfaisants  
Aux paysans!

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

L'amour chante aux gens du village!  
Sous le hâle de son visage,  
Le vieillard, même usé par l'âge,  
Sourit au gai pifferari  
De Villetri.

Et, sur sa couche de verdure,  
La jeune fille, pour parure,  
Montre sa brune chevelure,  
Où brillent les boutons pourprés,  
O fleur des prés!

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

C'est la nature, c'est la vie,  
La jeunesse que l'on envie,  
L'illusion trop tôt ravie;  
C'est le rêve de nos matins  
Si vite éteints...

Mais les siècles sont faits d'années :  
Les fruits après les fleurs fanées!  
Profitions des heures données;  
Nos fils cueilleront les moissons  
En leurs saisons!

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

Puis le char s'éloigna avec la foule; mais Angelo avait esquissé ce principal épisode de la fête. Il avait trouvé son idée, son sujet; c'était la joie, c'était le printemps qu'il allait personnifier. Oh! j'augure un succès! s'écria-t-il, à son dernier coup de crayon.

Le comte de Torre-Alba l'avait regardé faire; après avoir examiné le croquis, il dit :

— Oui, nous avons l'espérance et l'enthousiasme!... et c'est pour représenter ce premier rêve de jeunesse que nous te peindrons : *Fête du printemps!*

La même nuit des hommes mystérieux se trou-

vèrent réunis au cratère du Vésuve : immense entonnoir, tapissé en dedans de scories brunes et de cendres blanches.

Ils étaient plus de cinquante, rassemblés dans l'obscurité, au milieu de cette espèce de chaos, groupés sans ordre, mais rapprochés, ils s'entretenaient des malheurs de l'Italie et des moyens à prendre pour hâter sa prochaine délivrance.

Dans le nombre se trouvaient le prince Commène et lord Pallafox.

Lord Pallafox, chargé des pouvoirs secrets du gouvernement britannique, assura aux conjurés que l'Angleterre ne manquerait pas de soutenir l'Italie dans cette tentative d'indépendance.

— Je souhaite, dit le prince Commène, que l'Angleterre tienne les engagements que le noble lord prend en son nom; bien que je doute de sa bonne foi. L'Angleterre joue le rôle qui lui convient le mieux; elle flatte ici, promet là, et alors qu'une alliée compte sur elle, elle fait volte-face et passe à l'ennemi, ou tout au moins laisse faire. Il n'y a rien à attendre d'une nation qui calcule, qui pèse, qui intrigue, qui instrumentise l'homme et l'enchaîne à des mécanismes meurtriers; qui poursuit en Irlande une religion fervente; qui empoisonne la Chine, tout en fondant des sociétés de tempérance; et qui tue machiavéliquement les peuples qui la gênent. Il n'y a rien à atten-

dre d'une nation qui a réduit l'Inde en esclavage, grâce aux barbaries des lords Clives et Hastings, et qui a commis l'infamie de Sainte-Hélène; d'une nation qui entasse ses richesses iniques, qui étend de plus en plus son odieuse exploitation; et dont le sceptre repose sur la division de l'humanité! Italiens, s'écria le prince Commène, n'attendez rien que de votre héroïsme!

Lord Pallafox protesta au nom de la noble Angleterre. Nous verrons bientôt la valeur qu'il fallait attacher aux promesses de l'agent britannique.

Avant de se séparer, tous les conjurés se pressèrent dans un embrassement fraternel. Le volcan mugit dans ses entrailles embrasées; une langue de flamme perça le cratère, et les couvrit à leur sortie de feux, de cendres et de fumée.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

rité s'est singulièrement altérée ou embellie en passant de bouche en bouche. Nous trouvons ensuite chez tous les peuples de l'antiquité une caste héréditaire, la caste sacerdotale, en possession exclusive de tout ce qui regarde la religion, les lois et la science, ayant seule le droit d'écrire l'histoire et pouvant seule le faire. Astrologie, allégories et mystères, révélations de Dieu : tels sont les moyens qu'elle emploie pour conserver son prestige et sa puissance en trompant la crédulité populaire. Elle n'a aucun intérêt à la vérité historique et elle ne songe pas à l'écrire. Les *Védas* et les autres livres de la littérature indienne, le *Ramayana* et le *Mahabharata*, ne sont, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, que des légendes qui n'offrent pas même la vérité historique de ces dernières.

Et cependant il faut reconnaître que l'histoire est l'indispensable auxiliaire de la science de l'esprit humain et de la science du principe des choses. Il ne faut donc pas la repousser ni la dédaigner.

A côté de l'histoire de la philologie et de l'archéologie viennent se placer les sciences physiques, naturelles et mathématiques.

Les savants se sont livrés à l'étude des mystérieuses ténèbres de la première apparition de l'homme; mais en explorant le champ des hypothèses, bien plus avec leur imagination qu'avec les secours de la raison, ils ont multiplié les systèmes et les développements, sans jamais arriver à la véritable solution du problème.

Il ne m'appartient pas d'examiner toutes les dissertations qui ont cours encore à cette heure; je veux cependant me permettre de passer en revue quelques hypothèses.

Il est aujourd'hui un système fort à la mode, qui a vivement préoccupé le monde savant dans le cours de ces dernières années : c'est celui de la génération spontanée ou de l'hétérogénie, suivant l'expression moderne.

La vie n'est-elle que le résultat des forces productrices de la matière? Y a-t-il des êtres qui, sans parents, se forment, se développent et vivent dans son sein?

A toutes les époques, le problème de la génération spontanée ou de l'hétérogénie a excité les recherches des savants et provoqué des discussions parmi les philosophes.

La religion, elle-même, s'en est émue, saint Paul, saint Augustin, saint Thomas et plusieurs autres pères de l'Eglise s'en sont occupés, et comme la génération spontanée ne pouvait se concilier avec l'histoire biblique de la création, ils ont lancé l'anathème aux croyants de cette hérésie.

La question n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour.

Elle soulève les passions du monde savant et du monde religieux, et l'Eglise, persistant dans la croyance que ses dogmes renferment seuls toute la vérité, continue à affirmer que l'hétérogénie est fille de l'erreur.

Tous les êtres supérieurs, sans exception, reçoivent la vie de parents auxquels ils sont semblables et ils n'ont aucun autre mode de génération.

Mais à côté des animaux et des végétaux de grande taille qui nous sont bien connus, se cache tout un monde de créatures exigües, dont le microscope seul révèle l'existence.

Ces êtres microscopiques sont classés les uns parmi les végétaux, dans la famille des champignons dont ils ont tous les caractères; les autres parmi les animaux, à cause de leurs mouvements et de leur mode de nutrition. On les nomme infusoires, parce qu'ils habitent les infusions. Il y en a aussi qui offrent des propriétés communes aux animaux et aux végétaux et se tiennent à la limite des deux règnes, entre lesquels ils établissent une sorte de continuité.

Comment tous ces êtres se produisent-ils? C'est surtout dans le règne végétal que la question paraît délicate.

Parmi les plantes, les plus imparfaites naissent sans semence, sans marcotte, et, en apparence au moins, sans le secours de leurs semblables, pourvu simplement que la matière soit la matière propre et véritable et qu'il y ait le degré voulu de chaleur et d'humidité. Tels sont certains champignons, et particulièrement celui qui ne croît que sur la chrysalide morte du papillon, ou celui qui ne pousse que sur le sabot détaché d'un cheval mort. Une couche de moisissures blanches apparaît sur l'encre qui séjourne au contact de l'air, la farine humide recouvre d'une mousse verdâtre, etc.

A un degré plus bas encore de l'échelle végétale, il existe d'autres êtres plus mystérieux, qu'on nomme ferments. Le plus connu est la levure, espèce de bouillie jaunâtre, sorte de lie qui se forme pendant la fabrication de la bière. Quand, avec la pointe d'une aiguille, on en dépose une petite parcelle dans une liqueur contenant beaucoup de sucre, elle se multiplie comme ferait une plante dans un terrain fertile, et elle accomplit

un des plus merveilleux phénomènes qu'il ait été donné aux chimistes d'observer, elle détruit le sucre, en séparant les deux substances dont il se compose : l'acide carbonique qui s'échappe en bouillonnant et l'alcool qui reste.

Or, dans toutes les liqueurs abandonnées à elles-mêmes, on voit apparaître, au contact de l'air, les ferments qui peuvent ainsi les transformer. La levure se montre dès qu'il y a du sucre, et c'est ainsi, par exemple, que le vin se change en vinaigre.

Quelle est la cause originaire de la production de ces plantes, de ces champignons, de ces ferments divers?

Proviennent-ils d'êtres semblables à eux, ou sont-ils engendrés par la matière elle-même?

Dans le règne animal, on rencontre les monades, créatures si petites, qu'il en faudrait 2,000, rangées à la file, pour couvrir 1 millimètre; et cependant, créatures essentiellement voraces, allant et venant, tournant, se poursuivant et se dévorant, et ne restant en repos que si elles sont repues. Les animaux placés à la limite entre le visible et l'invisible, paraissent dépourvus d'organes de reproduction, et l'on ne sait comment expliquer leur naissance. En descendant encore plus bas, on arrive à la famille des vibrions. Ce sont des chapelets qui de temps en temps s'égrainent, mais dont les tronçons vivent, se multiplient en s'allongeant pour se diviser de nouveau. Sans tête ni queue, privés de tout organe apparent, ce sont les plus simples des êtres, on peut tout aussi bien les considérer comme des végétaux que comme des animaux.

Or, il a été de tout temps remarqué que les substances végétales et animales abandonnées à elles-mêmes donnent naissance à ces animaux microscopiques, comme aux végétaux dont nous avons parlé.

Il suffit pour les voir se produire les uns et les autres de faire macérer dans l'eau les feuilles ou les tiges d'une plante, ou les organes d'un animal, ou une matière quelconque ayant eu vie. Au bout de deux jours, au contact de l'air, quand la température est suffisante, — 15 à 25 degrés, — on voit l'intérieur et l'extérieur se peupler d'animaux et de végétaux dont l'espèce varie avec la matière observée, et sans que l'on sache à priori comment ces êtres ont pris naissance.

Deux opinions se sont formées, représentées l'une et l'autre par des savants du premier mérite.

L'une est celle de la génération spontanée, ou de l'hétérogénie.

Or, qu'entend-on par génération spontanée? Il ne s'agit pas, comme on est trop porté à le croire, de soutenir que la vie puisse naître de rien. Les hétérogénistes se défendent avec raison d'une telle opinion. La science répète, en cette circonstance, son axiome favori : *Ex nihilo nihil*.

Ils ne cherchent pas non plus à démontrer qu'une matière inerte peut s'organiser et vivre; il ne s'agit pas pour eux d'une création de la vie.

Ils pensent qu'une matière ayant fait partie d'un être vivant, végétal ou animal, conserve après sa séparation de l'organisme qui la renfermait, une certaine vie latente qui peut apparaître sous une nouvelle forme; que cette vie latente passe de l'être dont elle a été détachée à un nouvel être complètement différent du précédent, et qui s'organise sous l'influence de la force vitale dont les débris d'un être antérieur sont encore animés.

De telle sorte que d'après l'hétérogénie il y aurait, pour la création des êtres, deux méthodes différentes : pour les animaux et les végétaux supérieurs, la reproduction par la semence, par la parenté; pour les animaux et les végétaux microscopiques, la génération sans parents, sans graines ou sans boutures, par la seule force de la matière déjà animée d'une vie antérieure.

Une semblable théorie n'a rien de contraire à la raison philosophique.

L'autre opinion, plus confiante dans la généralité des lois de la nature, dans la simplicité de ses procédés, n'admet qu'un seul mode de reproduction pour tous les êtres vivants. Les petits êtres microscopiques reçoivent, comme les êtres supérieurs, la vie d'ascendants semblables et la transmettent sans y rien changer. Si nous ne découvrons pas leurs organes générateurs, si nous n'assistons pas à leur naissance, c'est que par leur petitesse et leur mobilité, ils échappent à notre observation. Mais ils sont tellement féconds et leurs germes tellement vivaces et nombreux, qu'ils se répandent et s'accumulent en tous lieux de l'espace, et ne font jamais défaut quand les circonstances font naître les occasions de reproduction.

On appelle cette seconde opinion panspermie : ce mot exprime la diffusion de toutes les semences en tous lieux et dans toutes choses.

La panspermie n'est pas moins raisonnable que

l'hétérogénie. Elle paraît acceptée par l'Académie des sciences, et elle plaît au clergé, dont elle ne trouble pas les idées bibliques.

Depuis 1860, de nombreuses expériences, aussi variées que possible, ont été faites pour résoudre le problème. — Il ne peut entrer dans le plan de cette étude d'en présenter l'analyse. — L'esprit scientifique paraît moins disposé à admettre la génération spontanée que la panspermie, mais les savants sincères sont obligés de reconnaître que la véritable explication est encore à donner.

Il est facile de prétendre que toutes les semences voltigent invisibles dans les airs. Mais tant qu'à l'aide d'un microscope perfectionné on ne sera pas parvenu à apercevoir ce qui, jusqu'à ce jour, est resté invisible, les germes dans l'air avant tout contact avec la matière, on doit nécessairement concevoir des doutes sur leur existence. Serait-il possible que les semences des deux champignons dont nous venons de parler se maintinssent errantes et invisibles dans les airs jusqu'à ce que le hasard vint les déposer sur la chrysalide morte du papillon ou sur le sabot d'un cheval mort?

En outre, ces êtres microscopiques sont si petits qu'une goutte peut en contenir 5 milliards. Il faudrait donc que les semences répandues dans l'atmosphère fussent en quantité plus qu'innombrables.

Si le simple contact de l'air avec une substance en putréfaction, de très-peu étendue, en fait naître un si grand nombre, toute la partie de l'atmosphère qui n'a pas été en contact avec cette substance, devait nécessairement en renfermer une quantité proportionnelle. Or, que sont devenues ces semences qui n'ont pas trouvé le moyen de se féconder? Combien de temps pourront-elles ainsi voltiger sans périr? Pendant des siècles, puisque jamais les espèces ne seraient éteintes, et qu'au contraire, l'air en renfermerait toujours la même quantité.

Une pareille hypothèse est-elle possible? Comment l'air ne serait-il pas obscurci? Par une seule respiration nous en introduirions des millions dans nos poumons, ces millions trouveraient dans notre corps la substance nécessaire à la formation des êtres microscopiques. Or, comment comprendre que la science n'en eût pas constaté l'existence? Comment comprendre qu'hommes et animaux vivraient quinze jours sans être littéralement dévorés?

« Vers 1830, dit M. Zimmermann (*De l'Origine de l'Homme*, p. 89), se déclara une maladie singulière, la *monas prodigiosa*. Les plantes et les animaux qui servent à la nourriture de l'homme, les aliments déposés dans les caves se couvraient d'une couleur rougeâtre. La superstition populaire vit dans ce phénomène une punition des péchés de l'humanité : la couleur rouge était, disait-on, le sang du Christ. Mais la science soumit à l'examen un morceau de pain, une tige de chou-fleur, et constata la présence de myriades d'animalcules, longs d'un centième de ligne.

« Le naturaliste reconnut la présence de ces animaux; il les classa et leur donna un nom; mais ce fut là tout ce qu'il put faire. D'où sortaient-ils? d'où venaient-ils? On le sut d'autant moins qu'on ne les avait jamais vus auparavant, et qu'au bout d'un été ils disparurent pour ne plus revenir. Or, si leur semence est charriée dans les airs, pourquoi ne s'était-elle pas développée avant cette époque? Si pendant leur existence ils ont laissé des semences à leur tour, comment après leur première apparition ont-ils si complètement disparu que depuis on en a perdu tout vestige. »

Il a d'ailleurs été plusieurs fois constaté que la vie de l'homme ne résiste pas à la présence des animalcules dans son corps. Le même auteur cite plusieurs faits qui prouvent qu'ils donnent la mort avec une rapidité effrayante.

Il n'est donc pas possible d'admettre sans contestation la présence de germes féconds dans l'atmosphère.

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES DE LYON

Le *Sourd* et les *Noces de Jeannette*, tel est le bilan d'opéra-comique de la semaine, grâce à l'indisposition persistante de M. Peschard.

Cette maladie m'est particulièrement désagréable; il m'eût été doux de me montrer sévère à l'endroit du jeune ténor qui doit charmer à nouveau nos dilettanti de l'an prochain; mais le moyen de s'emporter contre un homme enchifréné.

On a dit et répété à satiété, à l'époque des débuts, que M. Peschard était l'étoile de la troupe. Lorsque, timidement, j'émettais un avis opposé,

messieurs les habitués m'invectivaient de la bonne sorte. D'où vient donc qu'aujourd'hui ils pensent comme moi, que M. Peschard, doué de la plus charmante voix de ténor léger, est également doué d'une dose supérieure de paresse et d'un défaut de goût des plus complètes? Ils ont pu se convaincre qu'il ne suffisait pas de chanter avec *brio* le duo des *Mousquetaires* et le grand air de la *Dame-Blanche*, pour passer d'emblée à l'état de chanteur accompli.

Le rôle de Lionel, dans *Martha*, a été manqué complètement par ce ténor; la musique douce, rêveuse, poétique de Flotow a été interprétée par lui avec un Don Quichottisme parfait. Le duo du troisième acte, le quatuor du Rouet et la romance aujourd'hui si populaire du quatrième tableau, doivent être chantés sans éclat, avec cette expression touchante et nullement criarde que M. Marthieu a parfaitement saisie dans son air final. Rappelez-vous, M. Peschard, qu'on éraïlle et brise vite les cordes vocales, en les faisant vibrer plus fort que de raison, que les notes élevées doivent se donner de la poitrine, non du nez et de la gorge, qu'il faut se servir plus souvent de la voix mixte que vous avez fort belle, enfin et surtout qu'il importe à l'artiste véritable d'étudier à fond le rôle qui lui est confié, de se bien pénétrer de la pensée de l'auteur, de voir et de sentir comme il a vu et senti en créant son personnage. Cette étude vous évitera, soyez-en sûr, de rester calme dans le *Songe*, froid dans le *Flûte*, sérieux dans le *Barbier*, et de crier votre flamme à Martha de façon à la rendre sourde. Vous avez l'instrument, travaillez donc à en tirer tout le parti désirable; sûrement alors les gens de goût joindront leurs applaudissements à ceux de vos maladroits amis du parterre.

M. Barbot, également réengagé pour la saison prochaine, mérite des éloges sincères pour sa manière de phraser, l'élégance de sa diction et la façon charmante dont il se sert du fausset. Cet artiste qui s'est fait, m'a-t-on dit, justement applaudir dans *Faust*, chante la romance avec goût et nuance avec un art infini la phrase musicale. J'ai, malgré cela, deux reproches graves à lui adresser : l'habitude qu'il a de chanter au-dessous du ton et la tristesse uniforme qui domine dans son jeu. Questions de détail, m'objectent les amis de M. Barbot; je le veux bien, mais la première surtout n'est pas sans importance.

MM. Barrielle et Férét obtiendront dans le *Cheval de Bronze* des applaudissements de fou rire; la chose ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Me permettront-ils en attendant de leur recommander, à celui-ci d'éviter les cascades, à celui-là de varier la monotonie de ses effets comiques et de son chant? Le vrai public les en appréciera davantage.

Je ne voudrais pas, M<sup>lle</sup> Douau, vous gêner et quoi que ce soit, mais vous seriez bien gentille si vous consentiez à surveiller la justesse de vos intonations et l'émission, parfois scabreuse des notes du registre aigu. De même, si vous parveniez à détailler d'une manière plus finement spirituelle les rôles espérilles de votre répertoire nous admirerions d'autant plus votre tournure alerte et la fraîcheur de votre voix.

M<sup>lle</sup> Baretta a trouvé dans *Martha* un succès de bon aloi à ajouter à beaucoup d'autres. Elle avait pourtant à lutter contre des souvenirs écrasants : le rôle de *Martha* n'avait pas été joué à Lyon depuis M<sup>me</sup> Vandenhuevel, la reine, je ne crains pas de l'affirmer, des cantatrices de notre époque. Se faire applaudir était dès lors difficile et c'est louer beaucoup M<sup>lle</sup> Baretta que constater qu'elle y a pleinement réussi. Notre chanteuse légère ressemble à sa devancière par différents côtés de son talent, mais de cette ressemblance qui fait reconnaître l'original dans la photographie. Que M<sup>lle</sup> Baretta ne s'y trompe pas : ceci est un éloge. Ne pouvant le plus, elle donne le moins; où Caroline Duprez envire elle charme, où elle fait pleurer, elle émeut, et plus d'un spectateur a nettoyé sa lorgnette après cette admirable chanson de la *Rose*, vrai poème d'amour et de volupté.

Et maintenant cherchons le fumier dans les roses. La voix de M<sup>lle</sup> Baretta est courte, ce qui produit, à de certains moments, des miaulement suraigus, fort en harmonie avec sa nature féline mais peu agréables à entendre. Recommandons lui encore d'éviter les minauderies, afin de rester le plus possible dans la vérité de ses rôles. M. D'Herblay a eu tort, selon moi, de ne pas renouveler l'engagement de notre féline *Martha*.

J'engage MM. Vanaud, Darrois et M<sup>lle</sup> Monfray artistes en double, à doubler leur talent, et M. Jouard à décupler le sien, si c'est possible. Peut-être alors sera-t-il supportable.

Avoir remonté le *Bourgeois Gentilhomme* et fait reparaitre sur la scène M<sup>me</sup> Dalloca, deux bons points à la direction. *Barbe-Bleue* et la *Vie Parisienne* nous avaient déshabillés de Molière, et l'exhibition des charmes de M<sup>lle</sup> Meyer avait prié des proportions par trop colossales. Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans le bon chemin.

M. Lebrun a parfaitement rendu la physiologie du vantard-type du dix-septième siècle. La direction fera bien de conserver cet artiste le plus longtemps possible; c'est un comique de la bonne école et l'un des pensionnaires les plus aimés du public des Célestins.

Je recois, au dernier moment, une réclamation singulière.

Une... veuve, du corps de ballet, m'écrit : pour protester contre l'omission de son nom parmi les bayadères de *Bakbak*, ayant le plus rogné le tulle. Que cette... demoiselle veuille bien s'adresser à la porte à côté; elle y trouvera mon spirituel collaborateur et ami Gonzague, l'auteur de la note incriminée et qui est encore bien mieux que moi à même de lui répondre. Veuillez, M<sup>lle</sup> S..., vous souvenir que je signe tout ce que j'écris.

ALFRED DEBEAUCY.

Le Gérant : REYMOND.

# LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,  
galeries de l'Odéon.

## SOMMAIRE.

Trois défis à Veillot . . . . par Barrillot.  
Chronique parisienne . . . . — Castaudy.  
Timothée Trimm . . . . . — Un provincial.  
Chronique lyonnaise . . . . . — Gonzague.  
Le problème des origines . . . — Rodolphe d'Isis.  
Théâtres de Lyon . . . . . — Alfred Debeaucy.  
Angelo, roman (suite) . . . . — Stanislas Charnal.

## TROIS DÉFIS A VEILLOT

Illustre et grandissime héritier des satiriques passés et présents; inébranlable et colossal pilier du temple de la foi de nos pères; fils pieux d'une mère dont la tête éplorée s'appuie sur ton bras invincible; moderne Machabée, je te salue!

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les martyrs de la foi sont plus rares que la pierre philosophale, et toi, Veillot, tu es le martyr couronnant le martyrologe qui se dresse sur le gouffre des temps!

La presse en général t'a plus lancé de flèches que n'en reçut le grand saint Sébastien; et tu restes calme et sans froncer le sourcil. O Veillot! du haut des cieux saint Laurent te contemple et sourit à ton stoïcisme.

Mon cher M. Veillot, passez-moi cet exorde ampoulé; comme on connaît les... singes on les habille.

L'humilité, prêchée par le grand Crucifié qui jeta sur la terre le germe de la fraternité universelle, n'est point votre fait; vous appartenez tout entier à l'orgueil et à ses nombreuses filles les petites vanités.

Depuis longtemps votre nom, que je ne jalouse point, fait grand vacarme; il tonne parfois comme un coup de canon ou rate comme un vieux pistolet; mais il fait du bruit, et ce bruit, montant jusqu'à vos chastes oreilles, les chatouille agréablement.

Vous parlez de votre prose-mâle-outil! avec la fierté d'Artaban; voyez combien sur notre pauvre monde on est sujet à l'erreur; je m'étais figuré que pour se faire pasteur des âmes il fallait être androgyne de gré ou de force; et voilà que c'est votre prose qui jouit de cette faculté angélique; il faut avouer que cette virago doublée de mâle, se suffisant à elle-même, engendre et accouche de monstrueux petits.

Flageller à outrance les vices de la société est

un droit qui appartient à tout le monde, même au cœur le plus apostolique; Christ a bien chassé les vendeurs du temple, et le vieux saint Paul ne s'est pas privé de faire des harangues, parfois aussi virulentes que les vers de Juvénal; mais porter en soi le venin des serpents et venir baver et cracher sur les morts ainsi que l'a fait Jacquot de Mirecourt, voilà ce qui n'appartient pas à un chrétien! pourtant vous l'avez fait, vous avez sali de nos artistes aimés, — ici Thérèse n'est pas en cause, — vous avez donné des pichettes à l'ombre de Murger en raillant son *petit outil*; si votre *mâle outil* paraît grand à vos yeux, c'est qu'il est mu par la passion que nous connaissons; celui de Murger n'obéissait qu'au cœur du poète.

Vous avez conspué Proudhon, mais il était dans la tombe. Vous devez vous souvenir qu'après 1848, — j'étais de ce temps-là, — le puissant dialecticien avec lequel vous aviez la prétention de vouloir lutter, vous couchait de l'index sur votre banc d'écolier. Pour servir la cause d'un mysticisme aussi ténébreux que les ténèbres, vous avez nié toutes les sciences, même celles qu'un idiot peut palper de la main en disant d'un air hébété: « C'est vrai. »

En cherchant à demeurer dans le *statu quo* d'un amas de vieilleries dont nous n'avons plus que faire, vous êtes tout simplement le Don Quichotte d'un passé qui ne reviendra jamais, parce que le progrès est plus fort que les anciennes tenailles, les plombs fondus et les bûchers de l'inquisition.

Il faut être affligé de la myopie de l'âme, et vous l'êtes, pour nier tout progrès et toute science, comme vous le faites; vous ignorez sans doute que le Concepteur universel, qui a créé les mondes et les gouverne avec tant d'harmonie, n'a pas donné la science infuse à une petite secte qui se croit infallible; vous avouerez que ce serait par trop anticiper sur les prérogatives de celui qui peut tout quand vous ne pouvez rien.

Jusqu'à présent, cher monsieur Veillot, vous avez fait parler beaucoup de vous; des uns vous ont pris pour un grand homme, ce qui vous flattait énormément; d'autres pour un brouillon; les uns et les autres se sont trompés; moi je vous prends pour un enfant inconscient, une tête sans cervelle qui fait beaucoup de bruit parce qu'elle sonne le creux; et comme le creux plaît fort à notre époque, il s'ensuit que vous avez beaucoup d'échos et beaucoup d'imitateurs; ce n'est pas

étonnant, notre espèce bimane est si près du singe!

Vous avez trop usé du Blondin sur la corde raide de votre phrase; vous avez eu des mots, jamais de sérieuses pensées; ainsi que les petits diables qui surgissent d'une boîte pour amuser les bébés, c'est de la sorte que vous faites vos apparitions; mais pareil à un croquemitaine empaillé, vous ne pouvez intimider personne.

Où veut-il en venir? direz-vous en lisant cet article, car vous le lirez, j'en suis persuadé; je veux en venir à peu de chose, maître, à prouver tout bonnement que vous n'avez jamais pensé, en dépit de vos fugues éloquentes; parce que vous trouvant fatalement en dehors de la vérité, il ne vous est pas possible d'apporter la moindre étincelle capable d'éclairer, même faiblement, l'humanité, qui depuis tant de siècles marche dans les ténèbres.

Je veux en venir à vous jeter trois défis psychologiques et scientifiques; ces gants jetés, par un ignorant de mon espèce, vous ne les relèverez pas! non que vous manquiez de courage, on sait que vous êtes brave, mais parce que vos forces morales et scientifiques vous en empêcheront.

Premier défi:

La tache originelle, que l'Église nomme péché dans sa langue onctueuse et pleine de pardon, n'est point un mythe; elle existe: on la voit, on la flaire, on la touche; et cependant vous ne la voyez pas, ne la flairez, ni ne la touchez. Pourquoi?

Parce qu'il vous manque un sens visuel, la vue intérieure, qui montre les objets placés en dehors de ceux qui frappent la rétine; or, quels que soient les efforts que vous fassiez, il vous sera complètement impossible de remonter à l'origine de la tache originelle; votre ignorance et votre doctrine s'y opposent. J'ai dit ignorance, et ne vous en fâchez pas; on peut être très-érudit et ne rien savoir des détails de la vérité absolue.

Je sais que vous avez un poncif tout forgé depuis plus de quinze cents ans; vous allez me répondre que la tache originelle remonte à notre premier père, lequel désobéit à Dieu en touchant à l'arbre de science et fut chassé du paradis terrestre pour avoir connu l'amour, absolument comme Prométhée fut enchaîné sur un roc pour avoir dérobé le feu du ciel.

Vous savez que la race adamique est une légende bonne, tout au plus, à faire sourire les

bambins de notre siècle; insister sur ce point, qui a servi de thèse à tant d'intéressés, serait vouloir, de votre plein gré, faire déchoir votre intelligence; la géologie, ce livre de la nature qui en dit plus que la Bible écrite par des hommes, vous prouvera, si vous l'ignorez, que le père du genre humain ne fut ni plus, ni moins qu'un affreux chimpanzé. A ce propos, il me revient en mémoire quelques vers que je vais vous citer; je pense que cette langue, tant répudiée de nos jours, ne vous déplaira pas; n'avez-vous pas, comme moi, commis des satires; seulement, vous avez fini par où j'ai commencé. Débuter par des vers et s'adonner à la prose, c'est le fait des auteurs de notre siècle; mais après s'être fait remarquer par de la prose valable, s'amuser à faulxer de mauvaises rimes, c'est triste.

Voici les vers en question; ils font partie d'un poème intitulé: *Le Règne du Christ*, écrit par votre très-humble interrogateur.

Des amas d'ossements broyés et fracassés  
Sont là, blancs et moussus, pêle-mêle entassés:  
Ces débris de repas d'un ogre formidable,  
De qui les pieds géants s'impriment sur le sable,  
Pourrissant constamment, toujours se dissolvant,  
Retournent en poussière, au caprice du vent.

Ces os sont le charnier du roi de ce domaine,  
Du roi de qui naîtra toute l'espèce humaine.  
Un quadrumane énorme, aux bras puissants et lourds,  
Au torse colossal et velu comme un ours,  
Sort du rocher béant suivi de sa femelle;  
La hache de silex à sa main étincelle  
Sous les feux du soleil qui lui met un éclair;  
Il sort en dilatant ses narines dans l'air.  
Il a le crâne épais, les pommettes saillantes;  
Il darde à l'horizon ses prunelles vaillantes  
Et flaire si le buffle au fanon écumant  
S'en vient brouter les jones du lac au flot dormant.  
Il rencontre un lion, il l'étreint, il l'assomme...  
Ce monstre au nez camard est le père de l'homme!...  
Sa main inférieure un jour deviendra pied;  
A l'homme préconçu l'animal est lié.  
Or, ce monstre est Adam et sa femelle est Ève...

Vous voyez, monsieur, que le grand poète Milton n'avait pas vu aussi clair dans le passé que le grand géologue Boitard, avec lequel je suis en conformité d'idées justes et rationnelles. Franchement, nos premiers parents ne songeaient guère à se voiler d'une feuille de figuier pour avoir dévoré le fruit dont les Normands font d'excellent cidre.

N'allez pas crier à l'athéisme, ô saint homme! La voix de la nature fait plus croire en Dieu que tout les sermons.

## Feuilleton du RÉVEIL.

## ANGELO

(Suite)

III

LA FÊTE ET LE VOLCAN.

C'était le jour de la fête de la *Madonna del Arco*, à quelques milles de Naples, presque sous le Vésuve.

Depuis le matin, une foule compacte et toujours renouvelée faisait le tour de l'église en criant, gesticulant, se poussant et se précipitant à terre pour ramasser des feuilles de roses blanches que les moines desservants, placés au centre, devant l'autel entouré d'une balustrade de marbre, jetaient continuellement.

La cérémonie terminée, la fête champêtre suc-

céda à la fête religieuse. Joueurs de tambours de basque et de castagnettes firent résonner leurs instruments pour la tarentelle, seule danse admise dans les fêtes populaires des Napolitains. Partout des cris, des chants, des bruits de crécelles et de tambourins à se faire entendre des étoiles!

Ce peuple était en irruption comme son Vésuve. Il y a dans ces têtes italiennes, accoutumées aux stances de l'Arioste et du Tasse, aux tableaux de Raphaël et du Guide, aux accords de Pergolèse et de Pasiello, il y a je ne sais quel instinct poétique dont on se doute peu en France, mais que l'on respire avec l'air au-delà des monts. Jeté dans cet élément, Angelo que nous retrouvons à cette fête, avec son protecteur, le comte de Torre-Alba, avait senti se fondre sa froide nature d'enfant du Tyrol. Son cœur n'était plus qu'une fête. C'était une extase! Devant les yeux rêveurs du peintre passaient des fées qui lui promettaient la gloire et le bonheur; et ces rêves de son cœur, il les retrouvait partout, dans l'air, dans le ciel, dans les fleurs... La vision de la principessa Sydonie le suivait malgré lui.

Sans s'en rendre compte, Angelo était amoureux et inspiré. Il aimait assurément!... Ce n'était pas Speranza, puisqu'il avait repoussé les trésors de son amour. Il aimait!... et il ne se l'avouait pas. Il avait renoncé à Speranza pour retomber

tout entier sur lui-même; il avait en lui l'image d'une Eleonora d'Este, et dès lors il ne voyait plus à ses pieds qu'une nature parfumée, amoureuse, expansive, étincelante, bénie, toujours en robe de fiancée; la nature revêtait la livrée de son amour!...

Angelo rencontra à cette fête le marquis Cagnonara, roque financier, enflé, brusque, musqué, qui lui avait commandé la *Corinne*. Il s'empressa de dire au marquis qu'il avait trop auguré de ses forces, en acceptant sa commande; et il le pria de consentir à un changement.

— Durant ce voyage de Naples, lui dit-il, j'ai vu une très-belle scène d'*Improvvisateur*, et... si vous voulez...

Le marquis lui répondit sottement que c'était une *Corinne* qu'il lui avait commandée, que c'était une *Corinne* qu'il voulait:

— Un *Improvvisateur*! s'écria-t-il, y pensez-vous? la reproduction d'un de ces types vulgaires qu'on voit dans le populaire... mais je n'y consentirai jamais.

Angelo sentit sa fierté d'artiste s'indigner. — L'inspiration ne vient pas de commande, répondit-il au marquis; mais, du reste, si vous ne voulez agréer au changement que je vous propose, je préfère achever ce tableau pour moi.

— Achevez-le donc pour vous, mon cher, dit le marquis.

— Vous êtes donc bien riche?

Cette question faite d'un ton passablement impertinent, fut adressée à notre peintre par le compagnon du marquis, lord Pallafox.

— Mon travail, voilà ma seule richesse, répliqua Angelo; mais permettez-moi de vous dire que je considère l'art plus que la richesse et que toute chose au monde.

Et il toisa avec fierté le marquis et le lord.

— Voilà qui est parler! s'écria le comte de Torre-Alba, qui avait entendu cette conversation et ne pouvait s'empêcher de rire du contraste présenté par le marquis, gros et court, et lord Pallafox, grand et maigre... la boule et la quille!

Le soir, la foule revenait à Naples en chantant. La nature s'endormait toute baignée dans les dernières lueurs du crépuscule.

Angelo et le comte de Torre-Alba étaient entrés dans une osteria dont les tonnelles bordaient la route, ils tombèrent au milieu d'un groupe de sculpteurs et de peintres, en pleine querelle classique et romantique.

Les uns soutenaient que l'école italienne était d'une faiblesse, d'une misère désolante, et comparaient ses productions à de la peinture d'enfants.

CHRONIQUE PARISIENNE

Le problème de la tache originelle est résolu dans un livre que vous ignorez ; ce problème, quelques efforts que vous fassiez, vous ne le résoudre pas ; je mets au défi votre mirifique intelligence plantée comme une borne inutile à travers la route du progrès. — Et d'un.

Deuxième défi :

L'âme, comme toute chose, a une origine, n'est-il pas vrai, monsieur Veillot ? Eh bien ! cette origine, vous l'ignorez, parce que votre obscurantisme vous faisant rejeter les sciences humaines qui lient l'homme à Dieu, vous empêche d'étudier la nature ; et cependant cette mère inépuisable livre ses secrets à ses enfants les plus audacieux ; telle est la loi du progrès.

Vous allez me répondre : « L'âme émane de Dieu et remonte à son auteur ; » cette formule n'a pas été inventée par le catholicisme ; le divin Platon avait dit avant lui : « L'âme est une étincelle qui s'échappe du sein de la divinité, afin de parcourir la matière et revenir ensuite à la Divinité. » S'il en était ainsi, le Créateur aurait moins de logique que sa créature. Détacher de pures étincelles de son sein pour les faire voyager à travers des fanges de toutes sortes, les charger de souffrances parfois, intolérables, les faire se débattre sur le fumier des vices hideux ; et après toutes ces pérégrinations que les pauvres étincelles n'ont point demandées, jeter les unes aux flammes éternelles et rappeler les autres dans son sein, voilà le comble de l'absurde ! Ce Dieu, s'il existait, ferait l'effet d'un arbre vivant, agissant, parlant, s'échenillant, s'émondant et absorbant lui-même ses meilleurs fruits.

L'origine de l'âme n'est point là. Ce problème est résolu aussi clairement que 2 et 2 font 4 ; eh bien ! cher et pieux Juvénal, je défie toute votre érudition, même votre foi, si elle est sincère, de trouver la clé de l'origine de l'âme. — Et de deux.

Troisième défi :

Dans toutes les doctrines, les hommes ont fait Dieu à leur image ; aveuglés par l'orgueil et l'ignorance, ils ont passé à côté de la vérité. Vous, cher mystagogue, qui êtes l'un des plus vaillants champions de cette erreur vieille de plus de quarante mille ans, je vous défie encore de faire un théorème qui démontre clairement, mathématiquement, l'auteur des incommensurables univers, lesquels n'ont ni commencement, ni fin. Ce théorème existe.

Cherchez, cherchez, apôtre du passé, vous ne le trouverez pas. Vous pouvez vous frapper le front à tous les piliers des saints lieux, tremper vos mains dans tous les bénitiers, invoquer toute la hiérarchie des anges et des bienheureux du paradis, même évoquer le diable (et pourquoi pas ? Faust, qui était plus savant que vous, l'a bien fait) ; personne ne vous donnera la clé de ce théorème.

Je ne vous ferai pas l'outrage de supposer que vous croyiez à ce mythe qui s'appelle Satan ; si cette monstruosité a jamais pris masque de bête mêlée d'homme, ce dut être celui de Torquemada ou du grand saint Ignace qui vint *ad majorem Dei gloriam*.

BARRILLOT.

Je ne puis me dispenser d'adresser des félicitations bien senties aux compositeurs du Réveil !... Ces messieurs paraissent se soucier assez médiocrement de l'honneur de la typographie lyonnaise. Dans tous les cas, ils en fournissent de splendides échantillons, il faut en convenir. Ma dernière Chronique est émaillée de coquilles. — Coquilles d'imprimerie ? — Allons donc ! D'ailleurs, la prose de mes camarades du Réveil n'a guère été plus respectée que la mienne. Passons.

J'ai déjà parlé d'Ingres. J'ai lu les articles que mes confrères parisiens lui ont consacrés. Critiques ou louanges, on n'a pas tout dit. Ingres est le dernier champion du grand Art. Il eut plus d'austérité que David, sans posséder sa puissante individualité.

Inconnu ou à peu près sous l'Empire, il exagéra le côté Cimabué, à une époque où le genre classique même était révolutionnaire. Il dessinait dogmatiquement le détail et commentait des hérésies d'ensemble. Ses groupes révélaient des fautes de perspective. Son dessin était sec, sa palette manquait de couleur, et cela de parti pris.

La Chapelle Sixtine prouve que son auteur pouvait être, s'il l'eût voulu, un peintre de genre de premier ordre.

Ingres avait le mérite de brocher sur toutes ses déficiences la religion du style.

Certes, sa réputation a été surfaite, comme toutes les célébrités de notre temps ; moins celle d'Horace Vernet, auquel il a manqué le piédestal que réclamait son talent.

Il n'a pas été donné à ce maître de provoquer l'enthousiasme. Pourquoi ? Il s'est contenté d'être l'apôtre du vrai, non de l'idéal. Mais il trouva, il inventa.

Ingres, lui, est venu après Raphaël et Michel-Ange.

L'Art vrai date d'Horace Vernet, tandis que l'art sublime fut continué par Ingres, qui ne reste inférieur à son rival que parce qu'il traita un genre plus difficile.

Excellent musicien, le peintre de *Stratonice* jouait du violon comme un maître.

Il avait l'encolure et l'enveloppe d'un bourgeois, mais parlait-il, le grand artiste se révélait.

Il fut passionné dans la lutte, comme ses confrères, qui l'éventraient.

Lors de l'exposition de 1855, on lui décerna ainsi qu'à H. Vernet et à Delacroix, la grande médaille d'honneur. Delacroix ne dut la sienne qu'à l'intervention de Napoléon III, dans le débat, qui fut orageux. Les peintres célèbres de l'Allemagne déclarèrent qu'ils ne reconnaissent pas Delacroix pour un grand peintre et s'abstinrent de voter.

A travers une existence pénible, besogneuse, longtemps visitée par la pauvreté, les découragements sans nombre, en butte aux critiques terribles, Ingres poursuivit sans broncher son œuvre réactionnaire, qui eut son utilité, il faut bien le reconnaître.

Il a relevé l'époque, il a retrempe l'art aux sources grecques.

Que lui a-t-il manqué ?

L'idée !... l'idée dont la négation forma le fond de son esthétique. Elle seule cependant pouvait élever son esprit à la contemplation de la beauté pure.

Notre peintre s'attachait trop exclusivement à la forme, amoureux seulement de la beauté plastique.

Puis il n'était pas à la mode, comme un autre méconnu, Proudhon.

Toutefois la postérité dira, pour être juste, que s'il ne fut même pas l'ombre de l'auteur du *Marat expirant*, Ingres n'en a pas moins été un athlète de l'art et notre dernier grand peintre.

Officier de la Légion d'Honneur en 1841, commandeur le 15 novembre 1845, Ingres fut nommé grand officier en 1850, et sénateur le 25 mai 1862.

Il a tenu haut et ferme du moins le drapeau de ses convictions artistiques.

— Et votre école française, donc ! leur fut-il répondu ; chez vous, le fusil de chasse est bien trop à côté de la palette et du pinceau.

— Oh ! pourtant les tableaux d'Horace...

— Peinture de décorations !... Honneur à Camuccini !

— Camuccini, allons donc ! voilà une réputation surfaite... C'est un artisan d'adresse ; tout est faux et conventionnel en lui ; il a toujours à la bouche « les grands maîtres ! » il s'en nourrit, mais il ne peut les digérer ; il ne connaît pas plus l'art véritable que les chevaux de fiacre ne connaissent les pâturages.

— Discutez moins et prouvez davantage, leur dit le comte de Torre-Alba, qui intervint en riant. Moi je vous dirai, comme Kruxman, que la meilleure peinture se fait dans son pays, à Amsterdam. Qu'en pensez-vous, Angelo ?

— J'ai pour devise que c'est aux musiciens à faire de la musique, aux philosophes à en parler, répondit Angelo, et à toutes ces discussions, je préfère entendre un conte de Perrault.

— Parbleu ! fit le comte.

Une gypsy entra en ce moment dans le jardin de l'osteria, en dansant et en faisant résonner son tambour de basque.

— Messieurs, une proposition... dit le comte de Torre-Alba. Il se peut que nous ayons parmi

nous un nouveau Raphaël, cette gypsy va nous le faire connaître.

— Adopté ! s'écria-t-on.

Le comte, jetant à la bohémienne une pièce d'or qu'elle reçut dans son tambour de basque, lui dit :

— Tu vas découvrir, parmi nous, celui dont le front est marqué au sceau du génie ; tu lui diras sa bonne aventure.

On fit un grand cercle autour de la gypsy.

La fille d'Égypte fit retentir son tambour de basque, et bondit, légère comme une gazelle. Avec un balancement qui imitait le mouvement d'une nacelle, elle tourna d'abord devant chaque spectateur, contemplant les visages, saisissant les mains et les laissant retomber ; puis elle précipita sa danse bizarre avec un espèce de délire furieux qui tenait du vertige.

Ses pieds nus et d'une finesse microscopique, était cerclés de colliers de jetons en cuivre qui rendaient un bruit d'éperons et marquaient la mesure de la musique simple et sauvage qu'elle faisait en frappant sur son tambourin.

Se renversant en arrière avec un mouvement brisé, elle balayait de sa chevelure le sol qu'elle effleurait à peine.

Lorsque la gypsy termina sa danse, se redressant de toute sa taille, le regard au ciel, elle étendit brusquement sa main sans voir la direction qu'elle

Je me sens en veine de malice. Pourquoi ne pas dire la vérité aux morts, comme les Égyptiens ?

Il est utile pour l'édification de nos contemporains d'accuser les contours de l'existence de M. Cousin, ce rhéteur auquel on n'a connu que deux passions, l'avarice et son amant pour la duchesse de Longueville, une jolie femme... du temps de la Fronde.

Voici ce qu'on peut lire dans la *Némésis* :

O Cousin, avec l'or que ton âme dévore,  
On eût nourri cent ans Socrate et Pythagore,  
Et ton divin maître Platon...

Poursuis, rhéteur doré : dans nos jours de souffrance,  
Il faudrait seulement pour affamer la France  
Dix philosophes comme toi...

En effet, M. Cousin, en 1835, n'occupait pas moins de dix places, toutes rétribuées.

Exclu en 1821 par la réaction fâchée, de sa chaire de philosophie ; libéral et révolutionnaire en 1830, maître Cousin avait été fait pair de France par le gouvernement de Juillet.

On se souvient du procès d'avril. Cousin, dont les livres avaient été mis à l'index par la cour de Rome, fut membre du conseil général de l'instruction publique sous le ministère Falloux, fit sa paix avec l'Église et devint un des plus ardents défenseurs du pouvoir temporel.

Il s'était complètement rallié à l'Empire, et la mort le surprit lorsqu'il allait être nommé sénateur.

On cite de lui ce mot :

« *Croyez-moi, j'ai du goût pour l'Empereur.* »

Toutes ces variations s'expliquent parfaitement ; elles sont les conséquences de la doctrine de M. Cousin, l'éclectisme, qui heureusement ne survivra pas à son auteur.

Le Théâtre-Lyrique impérial nous a donné, mardi 15 janvier, *Deborah*, 3 actes.

Puérilités, platitudes, gaucheries, tout est entassé dans le libretto de cet opéra, qui a provoqué à plusieurs reprises une hilarité bruyante et prolongée.

C'est tout simplement ruisselant d'inoûisme.

MM. les *tundistes* se sont apitoyés outre mesure sur le compte de M. Adolphe Fabvre, que M. Plouvier a laissé nommer comme seul auteur du poème.

Un peu plus et ce monsieur devenait intéressant. Mais franchement, dans un accablement pareil, c'est celui qui s'appelle Plouvier qui fait honneur à l'autre, et, ma foi ! il est bien permis de...

Si mes confrères de la presse connaissent M. Fabvre, ils seraient émerveillés de sa manière de procéder en fait de collaboration.

D'ailleurs, à ce Crésus, qui voulait enfourcher Pégase il reste, comme fiche de consolation, la contemplation de son coffre-fort.

Le compositeur, M. Devin-Duvivier, malgré une exécution détestable, une mauvaise volonté manifeste de la part de l'orchestre et des chœurs, a prouvé cependant beaucoup plus qu'on n'exige d'habitude d'un débutant.

Certes, sa partition fourmille de défauts, de réminiscences prises à Wagner, Meyerbeer, Gounod, Berlioz, Mozart et Mendelssohn ; mais il y a des trouvailles dans son second acte ainsi que dans la première partie du troisième, une certaine unité de style et un sentiment dramatique assez accusé.

Citons (deuxième acte) le duo : *C'est le Bouquet de fiançailles*, morceau exquis, le quatuor et le final, qu'on peut hardiment comparer aux meilleures productions contemporaines, et, au troisième acte, le duo d'adieu.

Que M. Devin-Duvivier ne s'inspire désormais que de son individualité, et avec un poème d'une autre fabrique, il pourra composer un bon opéra.

Bientôt, au Théâtre-Lyrique, le *Sardanapale* de M. Victorin Joncière.

On sait que M<sup>lle</sup> Georges n'a laissé pour tout héritage que la gloire qui reste attachée à son nom.

M. Marc Fournier, l'impresario de la Porte-St-Martin, vient d'écrire à la sœur de l'illustre défunte, « qu'il lui assure une représentation annuelle et qu'il tient d'avance à sa disposition une somme de 2,500 fr. à retenir sur le bénéfice. Bravo ! M. Fournier !

Mais que vont penser de vous vos confrères ! Ils vont dire cette fois que vous êtes un prodige.

lui donnait. Ses yeux alternativement brillèrent et s'assombrirent ; et ses lèvres laissèrent échapper cette prédiction :

— C'est l'arrêt du destin !... Pour toi, gloire et malheurs !

Tes lauriers grandiront par l'excès de tes pleurs...  
Une mauvaise fée a surpris ta nourrice,  
Puisant dans le sommeil l'heure réparatrice ;  
Et son haleine impure, infectant ton berceau,  
Ta souffle, tout enfant, une odeur de tombeau !

Aussi trancheras-tu tes jours par un suicide !  
Mais apprends que ton frère avant toi s'y décide !

La gypsy venait de désigner Angelo.

— Lui ! Angelo ! le successeur de Raphaël ! Ah ! la plaisanterie est bonne !... et un rire général accompagna ces réflexions.

La gypsy s'éloigna en reprenant sa danse bizarre au bruit des rires et des sons rauques de son tambourin.

Angelo, la pâleur au front, avait accueilli cette prédiction.

Le comte de Torre-Alba, remarquant le malaise moral du jeune peintre, chercha à détruire la fâcheuse impression produite par les paroles de la gypsy, en criblant de ses épigrammes toutes les sybilles passées, présentes et futures.

Le Théâtre-Rossini, à Passy, est pavé de bonnes intentions.

Le directeur, M. Meyer, ne suivra pas les errements de ses confrères. Il ne jouera, en fait de drames et de comédies, que des pièces de nouveaux auteurs.

MM. les faiseurs brevetés, privilégiés, décorés et éreintés, peuvent donc se dispenser de prendre l'omnibus de Passy, ils dépenseraient 15 centimes inutilement.

L'idée de M. Meyer ne manque pas, comme on le voit, d'originalité.

Il est certain que la plupart de nos directeurs se sont engagés dans une voie préjudiciable à leurs intérêts. Combien de théâtres où les artistes ne jouent que devant des billets donnés !

Le Théâtre-Rossini est un diminutif de la Scala ; ses décors viennent de Bologne et on été peints par Sighicelli.

On y donnera pour l'ouverture, le *Guillaume Tell* de Rossini et une comédie, genre Comédie-Française, de M. Moreau de Beauvière, intitulée : *Une Pointe d'aiguille*.

M<sup>lle</sup> Coblenz, des Français, a été engagée spécialement pour cette pièce.

Paris danse ! !

On vient d'autoriser tous les théâtres à donner des bals le samedi.

Le besoin s'en faisait sentir.

Ceux de la Porte-St-Martin, baptisés : *Bals des Porcherons*, seront, dit l'annonce, d'une nature essentiellement populaire, et feront revivre la vraie et franche gaité d'autrefois.

Allons, tant mieux !

L'affiche du théâtre du Palais-Royal porte : « Bal paré, costumé et des *grisettes* ! »

Cela sent son fruit.

Mais je me demande ce que M. Hostein, l'habile directeur du théâtre impérial du Châtelet, va nous donner.

Probablement, des hommes décorés et des femmes nues, ou à peu près, comme M<sup>lle</sup> Delval (rôle de la *Pieuvre*).

Parlerai-je de la soirée de samedi, 19, chez Carjat ? Pourquoi pas.

Tout le Paris spirituel s'y trouvait.

Carjat pendait, ce soir-là, la crémaillère dans ses nouveaux ateliers de la rue Pigalle.

On a fort applaudi le *Guignol lyonnais* avec ses remarquables interprètes Vuillemer et Jossierand, qui ont donné une représentation.

Il m'a pris, le lendemain, la fantaisie d'aller au *Grand-Café-Théâtre-Guignol* de la rue Popincourt.

Que d'esprit vraiment rabelaisien dans ces pièces où se démentent si drôlatiquement Guignol et Gnafron.

Le *Testament*, — les *Frères Coq*, — le *Marchand de veaux*.

La salle est charmante. Castelet, marionnettes et décors, tout y est coquet.

Ne riez pas, c'est sérieux.

M. Febvre, du Théâtre-Français, vient de recevoir du bey de Tunis la croix d'officier du *Nicham*. Cette distinction lui viendrait d'une symphonie militaire de sa composition qu'il aurait dédiée au bey.

Les autres têtes couronnées y vont être jalouses. Voilà donc M. Febvre chevalier de l'ordre du CHAMEAU BLANC ! (*Nicham istikar*.)

M. Linossier, de Lyon, à la nouvelle de cette distinction extraordinaire accordée au pensionnaire de la Comédie-Française, lui aurait sur le champ télégraphié ses félicitations.

On lit dans le *Siècle*, du 19, à propos d'une récente conférence de M. Francisque Sarcey à l'Athénée :

« Si jamais il lui prenait fantaisie de passer de la littérature à la politique, M. Sarcey se ferait écouter volontiers au Corps législatif. »

Voilà donc le bout de l'oreille qui perce !

Lyonnais ! vous savez maintenant le motif de la conférence de M. Sarcey au Palais-St-Pierre. Vous êtes menacés, aux prochaines élections, de la candidature de l'ami de M. Arlès-Dufour.

— Mon frère !... un double suicide ! jamais !... non... c'est impossible !... s'écria Angelo, ce ne peut être que fausseté et mensonge !... se suicider !... Oh ! je ne comprends pas que l'homme ose s'arroger en aucun cas le droit de détruire ce que Dieu a fait ; ma conviction est bien trop forte pour que jamais ma conduite lui donne un démenti !... Pour mon frère, je ne crains rien : il est sous l'œil d'une mère !

Les cris de la foule retentirent en ce moment, sur la route, autour d'un char qui passait, traîné par des bœufs et guirlandé de feuillage.

— Est-ce que tout n'est pas fête autour de moi, se dit Angelo, de même qu'autour de cette jeune fille, assise sur ce char qui s'avance, sont convoquées toutes les joies de la terre et de l'homme ; sont versés à pleines mains les fleurs et les sourires, toutes les coquetteries écloses de cette terre de promesse ?... Nul sinistre présage !... Oui, fête au ciel ! fête à la terre !

Le char s'arrêta devant l'osteria et les danses enveloppèrent de leurs spirales, au refrain du chant suivant entonné par un homme du peuple, avec accompagnement de castagnettes :

Le printemps, c'est l'espérance,  
C'est l'espérance qui fleurit  
Et rit ;

Je voulais parler de ces disparitions mystérieuses et incessantes qui, à Paris, frappent d'épouvante les esprits.  
Mais... comme on dit au Palais, à huitaine.  
CASTAUDY.

## TYPES CONTEMPORAINS

### TIMOTHÉE TRIMM

Du Havre à la Canebière, de Saint-Jean-Pied-de-Port au cap Grisnez, de Quimper à Barcelonnette, en passant par Clermont-Ferrand, dans tous les lieux où le solécisme, cette plante bâtarde, croît à l'ombre de la langue française, on connaît Timothée Trimm.

Inutile de vous présenter davantage ce petit homme rubicond, gros, court, vulgaire, qui pond chaque matin, dans la feuille à Millaud, l'article que vous savez.

Vous l'avez tous lu, ne serait-ce qu'une fois, cet article caoutchouc, incolore, à l'eau chaude, affadissant, abrutissant.

La lecture terminée, vous l'avez plié en huit, et après en avoir séparé délicatement les tronçons à l'aide d'un coupe-papier, vous l'avez réuni à ce petit tas si utile, qu'on n'apprécie réellement qu'en temps et lieu.

Vous vous êtes ensuite demandé s'il était bien possible qu'il y eût en France autant de... que l'indique le chiffre du tirage, et, en y réfléchissant, vous avez senti toute la modestie de l'axiome : *Stultorum infinitus numerus*.

Tout cela est bien vrai, mes frères, horriblement vrai, ainsi que beaucoup d'autres choses encore. Mais passons.

On va me dire : Halte-là, monsieur, ce que vous allez faire n'est ni honnête ni généreux ; votre homme n'a plus cours sur la place ; c'est là un type rebattu, déformé, usé aux angles par le frottement d'une incessante publicité, un de ces types dénués et appauvris, sur lesquels on ne prêterait pas cent sous au Mont-de-Piété ; il est malséant de frapper un homme à terre, que diable ! on n'insulte pas l'ennemi tombé, on ne piétine pas un cadavre.

Si vous me faisiez cette objection, je serais fort embarrassé, mais je suis sûr que vous ne me la ferez pas.

Certains naturalistes font descendre l'homme du singe ; ce n'est point de cet animal que procède Timothée.

Cette curiosité surfaite, ce phénomène *surprenant*, ce phoque de la chronique possède un *monstre* habile, nouveau Mangin, moins le casque, la cuirasse et la tunique de chevalier romain ; il a son Vert-de-Gris qui fait aller la musique.

Vert-de-Gris, c'est Millaud, qui fait mousser son exhibition par une réclame à jet continu.

L'ancien sous-officier n'a pu complètement effacer, au contact de la vie parisienne, cette couche équivoque qu'on ramasse quelquefois sur les murs de caserne.

Le Gaudissart de la chronique affectionne les vêtements de couleur voyante, les gilets extravagants ; il étale des chaînes, des breloques impossibles et montre complaisamment ses doigts

chargés de bagues. A propos de bagues, le bruit avait couru en province qu'il en portait une pendue au nez ; nos informations nous permettent de considérer la nouvelle comme prématurée.

Timothée a eu son jour d'audace, c'est celui où il parla de son *Voisin* des Tuileries.

*Audaces fortuna juvat*. La phrase fut couronnée de succès, et lui valut de la part du *Voisin* un abonnement sympathique.

A cette époque-là, l'entreprise était florissante et le vent de la popularité soufflait à pleines voiles.

Mais les choses ont changé en ces derniers temps, son étoile pâlit, sa parade quotidienne n'attire plus seule la foule, elle se porte vers une autre baraque. A l'horizon s'est levé l'astre de la *Petite Presse*.

Timothée et Rocambole sont maintenant en présence.

Ceci tuera cela. Un PROVINCIAL.

## CHRONIQUE LYONNAISE

Les conférences dominicales se sont décidément acclimatées à Lyon.

La foule accourt de toutes parts, se rue, se précipite dans la grande salle du Palais-St-Pierre, qui en changeant de destination n'en est pas moins restée trop étroite.

Les curieux et les dilettantes de la littérature qui ne veulent pas manquer l'audition sont obligés de s'y prendre d'avance et de faire queue.

C'est qu'à peine l'orateur est-il apparu sur l'estrade, MM. les sergents de ville, exécutant la consigne, s'empresent de fermer portes et barrières, et tous les retardataires sont exclus.

Ne pourrait-on pas donner satisfaction à toutes les intelligences.

Et la nouvelle Bourse ! Pourquoi ne l'abandonnerait-on pas à la littérature, ou à l'histoire une fois par semaine.

Le chômage du dimanche deviendrait réellement alors sa sanctification.

La conférence de M. Soupé la *Famille et le Théâtre* a eu un grand succès. On sait que la verve, abondante et facile de ce conférencier gaulois a le privilège d'attirer la foule. Cette foule, peut-être plus curieuse que lettrée, plus superficielle qu'érudite, va bien au talent du professeur, tout en saillies spirituelles ou en mots heureux.

Qu'importe à M. Soupé que son sujet demande une étude approfondie, pourvu qu'il en tire ce que dans une autre profession on appellerait des effets ; il badine avec grâce, joue avec les endroits les plus périlleux, lance des pointes, cascade presque ; il ne va pas jusqu'au calembour... mais je suis sûr qu'il se mord les lèvres.

L'autre jour il a été très-vrai et très-pathétique en flétrissant la décadence du théâtre moderne et l'abaissement du goût public.

Qui donc avait soutenu au barreau que M. Lançon n'aurait pas d'imitateur ?

M. Paul Rougier doit nous entretenir une fois de plus des sociétés coopératives.

Ce n'est pas précisément un orateur brillant, mais calme et substantiel, ayant l'avantage de nager pleinement dans les eaux administratives, et incapable d'occasionner la plus légère inquiétude. C'est d'ailleurs un sujet qu'il doit posséder à fond.

Faut-il désigner un second avocat ? Il y a longtemps que M. Dumarest est annoncé dans les coulisses. Mais l'écho des indiscretions ne m'a pas encore appris quel sujet il se propose de traiter. Nous sommes sûrs, dans tous les cas, qu'il le fera avec verve et malice.

Seulement son nom tarde bien à paraître sur l'affiche.

Y aurait-il donc eu quelque difficulté ?

Pourquoi ne demanderait-il pas alors à MM. Lançon et Rougier comment on les aplanit ?

Le *Salut public*, qui l'eût crû ? nous cause parfois d'étranges perplexités.

Nous avons lu, avec un véritable plaisir les réflexions morales que la conférence de M. Soupé a inspirées à l'un de ses rédacteurs. Il ne blâme pas, avec moins d'énergie et de sévérité que le professeur, la présence des enfants sur la scène ou dans les coulisses.

Mais voilà M. Linossier qui se montre quelques lignes plus bas, et qui affirme, sans se gêner, que ceux qui critiquent la présence des enfants au théâtre sont des *moralistes de pacotille* !

Comme le *Salut public* est la boussole de mes opinions, conviendrait-il que je sois sérieusement embarrassé !

Y aurait-il donc au *Salut public* de la morale pour tous les goûts ?

Mais il en fait bien d'autres, le bon *Salut public*.

Il a tenu essentiellement à nous apprendre que M. Droche, membre de la Commission municipale et millionnaire, ce qui ne gêne rien, venait d'envoyer à l'œuvre des pauvres malades une somme de 200 fr.

La charité est toujours respectable, si modeste que soit le don, si riche que soit le donateur. Mais la publicité donnée à cette aumône lui enlève tout mérite.

Est-ce que la générosité doit être soumise à l'appréciation critique des lecteurs d'un journal ?

L'excellent M. Rigault a voulu flatter l'opulent banquier, rendons hommage à son insigne maladresse.

On peut passer sans transition de la littérature de conférence à la musique des concerts populaires. C'est toujours la foule, *turba ruit on ruunt*.

Ces fêtes, si vivement désirées par les masses, depuis si longtemps promises, vont-elles enfin voir le jour sous la vaste coupole de l'Alcazar.

On l'annonce ; mais quel sera donc le *Pasdeloup* lyonnais.

Nous en sommes réduits à nous le demander.

Et le conservatoire, dont les trois trompettes de la publicité lyonnaise ont affirmé la création, où en est-il ?

De toutes parts il y a disette de chanteurs et de chanteuses. Les directeurs les enlèvent dès qu'ils savent siffler une gamme. Et cette disette n'a jamais été plus grande qu'à Lyon, cette année, dans le grand-opéra.

On ferait donc bien de créer un conservatoire, une nouvelle pépinière de futures célébrités.

Mais, est-ce bien le conservatoire qui manque aux chanteurs, ou les chanteurs qui s'abstiennent des conservatoires ?

M. Gustave Graux, rédacteur de l'*Echo du Nord*, quoique journaliste parisien, a fait représenter à Lille, sur le théâtre des *Variétés*, une pièce intitulée *l'Ecole de l'Amour*.

La *Liberté* dit à ce sujet : « Les innocents vont s'écrier que la décentralisation continue. »

Ainsi, nous voilà qualifiés et classés !

Mais y aurait-il donc à rougir d'être trouvés innocents comparés aux champions de la *Liberté* ?

Voici encore une pièce qui aspire aux honneurs de la décentralisation : *Les Blagueurs*, comédie en 4 actes, par M. Chauvet, un auteur déjà joué, mais qui est encore dans toute la fleur de la jeunesse.

C'est le théâtre du *Cercle-des-Familles* qui lui a accordé l'hospitalité.

En fait de décentralisation, notre directeur lyonnais a décidément repoussé la combinaison Raphaël Félix et ses *Brebis galeuses*.

Ce qui ne veut certes pas dire que vous serez à jamais privé de la représentation de cette pièce. Ah ! non ! l'auteur n'est pas si méchant.

Mais vous aurez le temps de prendre patience et de vous former sur elle une opinion, à Villefranche à ou Carpentras, ou encore, comme précédemment, dans les journaux. Vous saurez si vous devez applaudir, lui faire un succès.

Il faut éviter les illusions, les erreurs ; M. d'Herlay est un homme positif et sensé.

Comme nouvelle preuve de son intelligence dramatique, il veut, dit-on, suivre l'inspiration du *Progrès* et revenir aux tableaux vivants.

Je l'en félicite. On sait que ces exhibitions furent cultivées avec soin par M. Raphaël Félix. Les lauriers de ce directeur l'empêcheraient-ils ?...

Une petite histoire indiscrète pour finir.

Connaissez-vous quel est à cette heure le plus heureux des mortels dans la bonne ville Lyon ?

Si vous n'avez pas eu l'avantage de le rencontrer dans les salons, je vais me permettre de vous le signaler.

Il est âgé de 24 à 25 ans. Il y a 3 ou 4 années, il faisait son entrée dans le monde. Il était riche, beau, bien fait, il voulut être séducteur. Et une jeune femme délaissée se précipita dans ses bras. Mais l'histoire fit scandale, et le jeune homme de déguerpir pour plusieurs mois.

Mais il vient de rentrer, et toutes les dames se le disputent, toutes les jeunes filles se l'arrachent ; on ne parle que de lui, on ne rêve que de sa personne.

Il a conquis, donc il a l'aurore de la gloire.  
GONZAGUE.

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

### LE PROBLÈME DES ORIGINES

Les révélations de la science ont démontré que la terre est de beaucoup plus vieille que l'homme, qu'à des époques diverses et indéterminées, de grandes révolutions ont transformé l'état physique du globe et fait éclore de nouveaux êtres vivants.

C'est par la composition et la stratification des diverses couches terrestres, par les débris végétaux et animaux qu'on y a découverts, qu'on a pu juger de l'existence de ces diverses périodes géologiques. Dès lors il a été possible d'établir que la période humaine ou biblique a été précédée de plusieurs autres, savoir : les périodes sidérale, astrale, minérale, végétale et animale ; et il a été reconnu que l'existence de l'homme eût été impossible dans la plupart des situations terrestres créées par ces transformations successives.

Mais comment l'homme est-il venu sur la terre ? A quelle cause doit-il son origine ? Il n'est pas possible de résoudre la question par l'histoire, elle compte trop peu d'années.

C'est à peine si elle remonte à trois mille ans, et certains peuples prétendent à une antiquité dix fois plus grande.

Il est incontestable, d'ailleurs, que l'âge du genre humain est supérieur à tous les chiffres qu'on lui a donnés avant notre siècle.

Les nombreuses recherches, les fouilles scientifiques qui ont été entreprises à notre époque, les heureuses découvertes qui en ont été le résultat, si elles n'ont pu fixer d'une manière précise le degré de l'antiquité humaine, ont prouvé que cette antiquité est supérieure et dépasse tous les calculs antérieurs de la science.

Les géologues ont fixé à 57,000 ans l'âge de certains débris d'instruments ainsi découverts, et ils ont ajouté que leur perfection ne permet pas de croire qu'ils soient l'œuvre industrielle des premiers habitants de la terre, qu'elle en a porté bien d'autres avant eux.

Ainsi, l'histoire, en raison de sa jeunesse, ne peut nous éclairer sur l'origine de l'homme ; mais il faut reconnaître, en outre, qu'elle ne peut nous inspirer aucune confiance dans les premiers récits qu'elle nous donne.

Au commencement, les faits historiques ne se conservaient que par les traditions orales, l'écriture étant inconnue, et, comme on le pense, la vé-

Concerts joyeux ; folle danse,  
Le cœur palpite au renouveau  
Nouveau !

Voyez ! festonné de verveine,  
De cythare et de marjolaine,  
Le charriot qui se promène,  
Trainé lentement par les bœufs  
Majestueux !

Désirs, jeunesse, tout bourgeoise !  
Les fleurs se tressent en couronne,  
Et le soleil de la Madone  
Verse ses rayons bienfaisants  
Aux paysans !

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

L'amour chante aux gens du village !  
Sous le hâle de son visage,  
Le vieillard, même usé par l'âge,  
Sourit au gai pifferari  
De Villettri.

Et, sur sa couche de verdure,  
La jeune fille, pour parure,  
Montre sa brune chevelure,  
Où brillent tes boutons pourprés,  
O fleur des prés !

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

C'est la nature, c'est la vie,  
La jeunesse que l'on envie,  
L'illusion trop tôt ravie ;  
C'est le rêve de nos matins  
Si vite éteints...

Mais les siècles sont faits d'années :  
Les fruits après les fleurs fanées !  
Profitions des heures données ;  
Nos fils cueilleront les moissons  
En leurs saisons !

Le printemps, c'est l'espérance, etc.

Puis le char s'éloigna avec la foule ; mais Angelo avait esquissé ce principal épisode de la fête. Il avait trouvé son idée, son sujet ; c'était la joie, c'était le printemps qu'il allait personnifier. Oh ! j'augure un succès ! s'écria-t-il, à son dernier coup de crayon.

Le comte de Torre-Alba l'avait regardé faire ; après avoir examiné le croquis, il dit :

— Oui, nous avons l'espérance et l'enthousiasme !... et c'est pour représenter ce premier rêve de jeunesse que nous te peindrons : *Fête du printemps* !

La même nuit des hommes mystérieux se trou-

vèrent réunis au cratère du Vésuve : immense entonnoir, tapissé en dedans de scories brunes et de cendres blanches.

Ils étaient plus de cinquante, rassemblés dans l'obscurité, au milieu de cette espèce de chaos, groupés sans ordre, mais rapprochés, ils s'entretenaient des malheurs de l'Italie et des moyens à prendre pour hâter sa prochaine délivrance.

Dans le nombre se trouvaient le prince Commène et lord Pallafox.

Lord Pallafox, chargé des pouvoirs secrets du gouvernement britannique, assura aux conjurés que l'Angleterre ne manquerait pas de soutenir l'Italie dans cette tentative d'indépendance.

— Je souhaite, dit le prince Commène, que l'Angleterre tienne les engagements que le noble lord prend en son nom ; bien que je doute de sa bonne foi. L'Angleterre joue le rôle qui lui convient le mieux ; elle flatte ici, promet là, et alors qu'une alliée compte sur elle, elle fait volte-face et passe à l'ennemi, ou tout au moins laisse faire. Il n'y a rien à attendre d'une nation qui calcule, qui pèse, qui intrigue, qui instrumentise l'homme et l'enchaîne à des mécanismes meurtriers ; qui poursuit en Irlande une religion fervente ; qui empoisonne la Chine, tout en fondant des sociétés de tempérance ; et qui tue machiavéliquement les peuples qui la gênent. Il n'y a rien à atten-

dre d'une nation qui a réduit l'Inde en esclavage, grâce aux barbaries des lords Clives et Hastings, et qui a commis l'infamie de Sainte-Hélène ; d'une nation qui entasse ses richesses iniques, qui étend de plus en plus son odieuse exploitation ; et dont le sceptre repose sur la division de l'humanité ! Italiens, s'écria le prince Commène, n'attendez rien que de votre héroïsme !

Lord Pallafox protesta au nom de la noble Angleterre. Nous verrons bientôt la valeur qu'il fallait attacher aux promesses de l'agent britannique.

Avant de se séparer, tous les conjurés se pressèrent dans un embrassement fraternel. Le volcan mugit dans ses entrailles embrasées ; une langue de flamme perça le cratère, et les couvrit à leur sortie de feux, de cendres et de fumée.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

rité s'est singulièrement altérée ou embellie en passant de bouche en bouche. Nous trouvons ensuite chez tous les peuples de l'antiquité une caste héréditaire, la caste sacerdotale, en possession exclusive de tout ce qui regarde la religion, les lois et la science, ayant seule droit d'écrire l'histoire et pouvant seule le faire. Astrologie, allégories et mystères, révélations de Dieu : tels sont les moyens qu'elle emploie pour conserver son prestige et sa puissance en trompant la crédulité populaire. Elle n'a aucun intérêt à la vérité historique et elle ne songe pas à l'écrire. Les *Védas* et les autres livres de la littérature indienne, le *Ramayana* et le *Mahabaratta*, ne sont, comme l'*Iliade* et l'*Odyssee*, que des légendes qui n'offrent pas même la vérité historique de ces dernières.

Et cependant il faut reconnaître que l'histoire est l'indispensable auxiliaire de la science de l'esprit humain et de la science du principe des choses. Il ne faut donc pas la repousser ni la dédaigner.

A côté de l'histoire de la philologie et de l'archéologie viennent se placer les sciences physiques, naturelles et mathématiques.

Les savants se sont livrés à l'étude des mystérieuses ténèbres de la première apparition de l'homme; mais en explorant le champ des hypothèses, bien plus avec leur imagination qu'avec les secours de la raison, ils ont multiplié les systèmes et les développements, sans jamais arriver à la véritable solution du problème.

Il ne m'appartient pas d'examiner toutes les dissertations qui ont cours encore à cette heure; je veux cependant me permettre de passer en revue quelques hypothèses.

Il est aujourd'hui un système fort à la mode, qui a vivement préoccupé le monde savant dans le cours de ces dernières années : c'est celui de la génération spontanée ou de l'hétérogénie, suivant l'expression moderne.

La vie n'est-elle que le résultat des forces productrices de la matière? Y a-t-il des êtres qui, sans parents, se forment, se développent et vivent dans son sein?

A toutes les époques, le problème de la génération spontanée ou de l'hétérogénie a excité les recherches des savants et provoqué des discussions parmi les philosophes.

La religion, elle-même, s'en est émue, saint Paul, saint Augustin, saint Thomas et plusieurs autres pères de l'Eglise s'en sont occupés, et comme la génération spontanée ne pouvait se concilier avec l'histoire biblique de la création, ils ont lancé l'anathème aux croyants de cette hérésie.

La question n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour.

Elle soulève les passions du monde savant et du monde religieux, et l'Eglise, persistant dans la croyance que ses dogmes renferment seuls toute la vérité, continue à affirmer que l'hétérogénie est fille de l'erreur.

Tous les êtres supérieurs, sans exception, reçoivent la vie de parents auxquels ils sont semblables et ils n'ont aucun autre mode de génération.

Mais à côté des animaux et des végétaux de grande taille qui nous sont bien connus, se cache tout un monde de créatures exigües, dont le microscope seul révèle l'existence.

Ces êtres microscopiques sont classés les uns parmi les végétaux, dans la famille des champignons dont ils ont tous les caractères; les autres parmi les animaux, à cause de leurs mouvements et de leur mode de nutrition. On les nomme infusoires, parce qu'ils habitent les infusions. Il y en a aussi qui offrent des propriétés communes aux animaux et aux végétaux et se tiennent à la limite des deux règnes, entre lesquels ils établissent une sorte de continuité.

Comment tous ces êtres se produisent-ils? C'est surtout dans le règne végétal que la question paraît délicate.

Parmi les plantes, les plus imparfaites naissent sans semence, sans marcotte, et, en apparence au moins, sans le secours de leurs semblables, pourvu simplement que la matière soit la matière propre et véritable et qu'il y ait le degré voulu de chaleur et d'humidité. Tels sont certains champignons, et particulièrement celui qui ne croît que sur la chrysalide morte du papillon, ou celui qui ne pousse que sur le sabot détaché d'un cheval mort. Une couche de moisissures blanches apparaît sur l'encre qui séjourne au contact de l'air, la farine humide se couvre d'une mousse verdâtre, etc.

A un degré plus bas encore de l'échelle végétale, il existe d'autres êtres plus mystérieux, qu'on nomme ferments. Le plus connu est la levure, espèce de bouillie jaunâtre, sorte de lie qui se forme pendant la fabrication de la bière. Quand, avec la pointe d'une aiguille, on en dépose une petite parcelle dans une liqueur contenant beaucoup de sucre, elle se multiplie comme ferait une plante dans un terrain fertile, et elle accomplit

un des plus merveilleux phénomènes qu'il ait été donné aux chimistes d'observer, elle détruit le sucre, en séparant les deux substances dont il se compose : l'acide carbonique qui s'échappe en bouillonnant et l'alcool qui reste.

Or, dans toutes les liqueurs abandonnées à elles-mêmes, on voit apparaître, au contact de l'air, les ferments qui peuvent ainsi les transformer. La levure se montre dès qu'il y a du sucre, et c'est ainsi, par exemple, que le vin se change en vinaigre.

Quelle est la cause originariaire de la production de ces plantes, de ces champignons, de ces ferments divers?

Proviennent-ils d'êtres semblables à eux, ou sont-ils engendrés par la matière elle-même?

Dans le règne animal, on rencontre les monades, créatures si petites, qu'il en faudrait 2,000, rangées à la file, pour couvrir 1 millimètre; et cependant, créatures essentiellement voraces, allant et venant, tournant, se poursuivant et se dévorant, et ne restant en repos que si elles sont repues. Les animaux placés à la limite entre le visible et l'invisible, paraissent dépourvus d'organes de reproduction, et l'on ne sait comment expliquer leur naissance. En descendant encore plus bas, on arrive à la famille des vibrioniens. Ce sont des chapelets qui de temps en temps s'égrainent, mais dont les tronçons vivent, se multiplient en s'allongeant pour se diviser de nouveau. Sans tête ni queue, privés de tout organe apparent, ce sont les plus simples des êtres, on peut tout aussi bien les considérer comme des végétaux que comme des animaux.

Or, il a été de tout temps remarqué que les substances végétales et animales abandonnées à elles-mêmes donnent naissance à ces animaux microscopiques, comme aux végétaux dont nous avons parlé.

Il suffit pour les voir se produire les uns et les autres de faire macérer dans l'eau les feuilles ou les tiges d'une plante, ou les organes d'un animal, ou une matière quelconque ayant eu vie. Au bout de deux jours, au contact de l'air, quand la température est suffisante, — 45 à 25 degrés, — on voit l'intérieur et l'extérieur se peupler d'animaux et de végétaux dont l'espèce varie avec la matière observée, et sans que l'on sache à priori comment ces êtres ont pris naissance.

Deux opinions se sont formées, représentées l'une et l'autre par des savants du premier mérite.

L'une est celle de la génération spontanée, ou de l'hétérogénie.

Or, qu'entend-on par génération spontanée?

Il ne s'agit pas, comme on est trop porté à le croire, de soutenir que la vie puisse naître de rien. Les hétérogénistes se défendent avec raison d'une telle opinion. La science répète, en cette circonstance, son axiome favori : *Ex nihilo nihil*.

Ils ne cherchent pas non plus à démontrer qu'une matière inerte peut s'organiser et vivre; il ne s'agit pas pour eux d'une création de la vie.

Ils pensent qu'une matière ayant fait partie d'un être vivant, végétal ou animal, conserve après sa séparation de l'organisme qui la renfermait, une certaine vie latente qui peut apparaître sous une nouvelle forme; que cette vie latente passe de l'être dont elle a été détachée à un nouvel être complètement différent du précédent, et qui s'organise sous l'influence de la force vitale dont les débris d'un être antérieur sont encore animés.

De telle sorte que d'après l'hétérogénie il y aurait, pour la création des êtres, deux méthodes différentes : pour les animaux et les végétaux supérieurs, la reproduction par la semence, par la parenté; pour les animaux et les végétaux microscopiques, la génération sans parents, sans graines ou sans boutures, par la seule force de la matière déjà animée d'une vie antérieure.

Une semblable théorie n'a rien de contraire à la raison philosophique.

L'autre opinion, plus confiante dans la généralité des lois de la nature, dans la simplicité de ses procédés, n'admet qu'un seul mode de reproduction pour tous les êtres vivants. Les petits êtres microscopiques reçoivent, comme les êtres supérieurs, la vie d'ascendants semblables et la transmettent sans y rien changer. Si nous ne découvrons pas leurs organes générateurs, si nous n'assistons pas à leur naissance, c'est que par leur petitesse et leur mobilité, ils échappent à notre observation. Mais ils sont tellement féconds et leurs germes tellement vivaces et nombreux, qu'ils se répandent et s'accumulent en tous lieux de l'espace, et ne font jamais défaut quand les circonstances font naître les occasions de reproduction.

On appelle cette seconde opinion *panspermie* : ce mot exprime la diffusion de toutes les semences en tous lieux et dans toutes choses.

La panspermie n'est pas moins raisonnable que

l'hétérogénie. Elle paraît acceptée par l'Académie des sciences, et elle plaît au clergé, dont elle ne trouble pas les idées bibliques.

Depuis 1860, de nombreuses expériences, aussi variées que possible, ont été faites pour résoudre le problème. — Il ne peut entrer dans le plan de cette étude d'en présenter l'analyse. — L'esprit scientifique paraît moins disposé à admettre la génération spontanée que la panspermie, mais les savants sincères sont obligés de reconnaître que la véritable explication est encore à donner.

Il est facile de prétendre que toutes les semences voltigent invisibles dans les airs. Mais tant qu'à l'aide d'un microscope perfectionné on ne sera pas parvenu à apercevoir ce qui, jusqu'à ce jour, est resté invisible, les germes dans l'air avant tout contact avec la matière, on doit nécessairement concevoir des doutes sur leur existence. Serait-il possible que les semences des deux champignons dont nous venons de parler se maintinssent errantes et invisibles dans les airs jusqu'à ce que le hasard vint les déposer sur la chrysalide morte du papillon ou sur le sabot d'un cheval mort?

En outre, ces êtres microscopiques sont si petits qu'une goutte peut en contenir 3 milliards. Il faudrait donc que les semences répandues dans l'atmosphère fussent en quantité plus qu'innombrables.

Si le simple contact de l'air avec une substance en putréfaction, de très-peu étendue, en fait naître un si grand nombre, toute la partie de l'atmosphère qui n'a pas été en contact avec cette substance, devait nécessairement en renfermer une quantité proportionnelle. Or, que sont devenues ces semences qui n'ont pas trouvé le moyen de se féconder? Combien de temps pourront-elles ainsi voltiger sans périr? Pendant des siècles, puisque jamais les espèces ne seraient éteintes, et qu'au contraire, l'air en renfermerait toujours la même quantité.

Une pareille hypothèse est-elle possible? Comment l'air ne serait-il pas obscurci? Par une seule respiration nous en introduirions des millions dans nos poumons, ces millions trouveraient dans notre corps la substance nécessaire à la formation des êtres microscopiques. Or, comment comprendre que la science n'en eût pas constaté l'existence? Comment comprendre qu'hommes et animaux vivraient quinze jours sans être littéralement dévorés?

« Vers 1830, dit M. Zimmermann (*De l'Origine de l'Homme*, p. 89), se déclara une maladie singulière, la *monas prodigiosa*. Les plantes et les animaux qui servent à la nourriture de l'homme, les aliments déposés dans les caves se couvraient d'une couleur rougeâtre. La superstition populaire vit dans ce phénomène une punition des péchés de l'humanité : la couleur rouge était, disait-on, le sang du Christ. Mais la science soumit à l'examen un morceau de pain, une tige de chou-fleur, et constata la présence de myriades d'animalcules, longs d'un centième de ligne.

« Le naturaliste reconnut la présence de ces animaux; il les classa et leur donna un nom; mais ce fut là tout ce qu'il put faire. D'où sortaient-ils? d'où venaient-ils? On le sut d'autant moins qu'on ne les avait jamais vus auparavant, et qu'au bout d'un été ils disparurent pour ne plus revenir. Or, si leur semence est charriée dans les airs, pourquoi ne s'était-elle pas développée avant cette époque? Si pendant leur existence ils ont laissé des semences à leur tour, comment après leur première apparition ont-ils si complètement disparu que de puis on en a perdu tout vestige. »

Il a d'ailleurs été plusieurs fois constaté que la vie de l'homme ne résiste pas à la présence des animalcules dans son corps. Le même auteur cite plusieurs faits qui prouvent qu'ils donnent la mort avec une rapidité effrayante.

Il n'est donc pas possible d'admettre sans contestation la présence de germes fécondants dans l'atmosphère.

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)



THÉÂTRES DE LYON

Le *Sourd* et les *Noces de Jeannette*, tel est le bilan d'opéra-comique de la semaine, grâce à l'indisposition persistante de M. Peschard.

Cette maladie m'est particulièrement désagréable; il m'eût été doux de me montrer sévère à l'endroit du jeune ténor qui doit charmer à nouveau nos dilettanti de l'an prochain; mais le moyen de s'emporter contre un homme enchainé.

On a dit et répété à satiété, à l'époque des débuts, que M. Peschard était l'étoile de la troupe. Lorsque, timidement, j'émettais un avis opposé,

messieurs les habitués m'invectivaient de la sorte. D'où vient donc qu'aujourd'hui ils pensent comme moi, que M. Peschard, doué de la plus charmante voix de ténor léger, est également doué d'une dose supérieure de paresse et d'un défaut de goût des plus complets? Ils ont pu se convaincre qu'il ne suffisait pas de chanter avec *brío* le duo des *Mousquetaires* et le grand air de la *Dame-Blanche*, pour passer d'emblée à l'état de chanteur accompli.

Le rôle de Lionel, dans *Martha*, a été manqué complètement par ce ténor: la musique douce, rêveuse, poétique de Flotow, interprétée par lui avec un Don Quichottisme, était. Le duo du troisième acte, le quatuor du rouet et la romance aujourd'hui si populaire du quatrième tableau, doivent être chantés sans éclat, avec cette expression touchante et nullement criarde que M. Marthieu a parfaitement saisie dans son air final. Rappelez-vous, M. Peschard, qu'on traîne et brève vite les cordes vocales, en les faisant vibrer plus fort que de raison, que les notes élevées doivent se donner de la poitrine, non du nez et de la gorge, qu'il faut se servir plus souvent de la voix mixte que vous avez fort belle, enfin et surtout qu'il importe à l'artiste véritable d'étudier à fond le rôle qui lui est confié, de se bien pénétrer de la pensée de l'auteur, de voir et de sentir comme il a vu et senti en créant son personnage. Cette étude vous évitera, soyez-en sûr, de rester calme dans le *Songé*, froid dans le *Philtre*, sérieux dans le *Barbier*, et de crier votre flamme à Martha de façon à la rendre sourde. Vous avez l'instrument, travaillez donc à en tirer tout le parti désirable; sûrement alors les gens de goût joindront leurs applaudissements à ceux de vos maladroits amis du parterre.

M. Barbot, également réengagé pour la saison prochaine, mérite des éloges sincères pour sa manière de phraser, l'élégance de sa diction et la façon charmante dont il se sert du fausset. Cet artiste qui s'est fait, m'a-t-on dit, justement applaudir dans *Faust*, chante la romance avec goût et nuance avec un art infini la phrase musicale. J'ai, malgré cela, deux reproches graves à lui adresser : l'habitude qu'il a de chanter au-dessous du ton et la tristesse uniforme qui domine dans son jeu. Questions de détail, m'objectent les amis de M. Barbot; je le veux bien, mais la première surtout n'est pas sans importance.

MM. Barrielle et Férét obtiendront dans le *Cheval de Bronze* des applaudissements de fou rire; la chose ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Me permettront-ils en attendant de leur recommander, à celui-ci d'éviter les cascades, à celui-là de varier la monotonie de ses effets comiques et de son chant? Le vrai public les en appréciera davantage.

Je ne voudrais pas, M<sup>lle</sup> Douau, vous gêner et quoi que ce soit, mais vous seriez bien gentille si vous consentiez à surveiller la justesse de vos intonations et l'émission, parfois scabreuse des notes du registre aigu. De même, si vous parveniez à détailler d'une manière plus finement spirituelle les rôles espignoles de votre répertoire, nous admirerions d'autant plus votre tournure accorte et la fraîcheur de votre voix.

M<sup>lle</sup> Baretti a trouvé dans *Martha* un succès de bon aloi à côté de beaucoup d'autres. Elle avait pourtant à lutter contre des souvenirs écrasants : le rôle de *Martha* n'avait pas été joué à Lyon depuis M<sup>me</sup> Vandenhuevel, la reine, je ne crains pas de l'affirmer, des cantatrices de notre époque. Se faire applaudir était dès lors difficile et c'est louer beaucoup M<sup>lle</sup> Baretti que constater qu'elle y a pleinement réussi. Notre chanteuse légère ressemble à sa devancière par différents côtés de son talent, mais de cette ressemblance qui fait reconnaître l'original dans la photographie. Que M<sup>lle</sup> Baretti ne s'y trompe pas : ceci est un éloge. Ne pouvant le plus, elle donne le moins; où Caroline Duprez envire elle charme, où elle fait pleurer, elle émeut, et plus d'un spectateur a nettoyé sa lorgnette après cette admirable chanson de la *Rose*, vrai poème d'amour et de volupté.

Et maintenant cherchons le fumier dans les roses. La voix de M<sup>lle</sup> Baretti est courte, ce qui produit, à de certains moments, des miaulements suraigus, fort en harmonie avec sa nature féline, mais peu agréables à entendre. Recommandons-lui encore d'éviter les minauderies, afin de rester le plus possible dans la vérité de ses rôles. M. D'Herblay a eu tort, selon moi, de ne pas renouveler l'engagement de notre féline *Martha*.

J'engage MM. Vanaud, Darrois et... à doubler leur talent, et M. Jourd à décupler le sien, si c'est possible. Peut-être alors sera-t-il supportable.

Avoir remonté le *Bourgeois Gentilhomme* et fait reparaitre sur la scène M<sup>me</sup> Dalloca, deux bons points à la direction. *Barbe-Bleue* et *la Vie Parisienne* nous avaient déshabitués de Molière, et l'exhibition des charmes de M<sup>lle</sup> Meyer avait pris des proportions par trop colossales. Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans le bon chemin.

M. Lebrun a parfaitement rendu la physiologie du vantard-type du dix-septième siècle. La direction fera bien de conserver cet artiste le plus longtemps possible; c'est un comique de la bonne école et l'un des pensionnaires les plus aimés du public des Célestins.

Je recois, au dernier moment, une réclamation singulière.

Une... veuve, du corps de ballet, m'écrit pour protester contre l'omission de son nom parmi les bayadères de *Bakba* ayant le plus rogné leur tulle. Que cette... demoiselle veuille bien s'adresser à la porte à côté; elle y trouvera mon tuel collaborateur et ami Gonzague, l'auteur de la note incriminée et qui est encore bien mieux que moi à même de lui répondre. Veuillez, M<sup>lle</sup> S... vous souvenir que je signe tout ce que j'écris.

ALFRED DEBEAUCY.

Le Gérant : REYMOND.